

INVARIANCE

— CE MONDE QU'IL FAUT QUITTER

— ADRESSE

— LA REVOLUTION ALLEMANDE ET LE SPECTRE
DU PROLETARIAT

— L'INTERNATIONALE OUVRIERE COMMUNISTE

— CITATION D'ADORNO

— CITATION DE SVEVO

TOUS LES CORRESPONDANTS S'ADRESSER À
JACQUES CAMATTE - N. P. 133
38170 BRIGNOLES - FRANCE

INVARIANCE

ANNEE VII - SERIE II - N. 5

TABLE DES MATIERES

| | | |
|---|------|----|
| <i>J. Camatte</i> - Ce monde qu'il faut quitter | page | 3 |
| <i>J. Camatte</i> - Adresse | » | 23 |
| <i>C. Juhl</i> - La révolution allemande et le spectre du prolétariat | » | 25 |
| <i>H. Gorter</i> - L'Internationale Ouvrière Communiste (1923) | » | 33 |
| Citation d'Adorno précédée d'une note de Domenico Ferla | » | 57 |
| Citation de Svevo précédée d'une note de Domenico Ferla | » | 61 |

Pour toute correspondance s'adresser à:

JACQUES CAMATTE - B. P. 133

83170 BRIGNOLES - FRANCE

INVARIANCE

ANNEE VII - SERIE II - N. 5

TABLA DES MATIERES

Revue trimestrielle

Directeur responsable: J. Camatte

Dépôt légal 4^e trimestre 1974

Revue inscrite à la commission paritaire des publications et agences de presse - n. 54726

Achevé d'imprimer le 31-10-1974 par AMOGRAF
Via Donnaromita, 14 - NAPLES - ITALIE

CE MONDE QU'IL FAUT QUITTER

Pour situer la perspective tracée dans « Contre la domestication » et délimiter le monde qu'il faut abandonner, on doit préciser comment se présente ce qui le détermine: le devenir du MPC. Que veut dire crise du MPC? Comment se pose le devenir-rupture d'avec le MPC? Telles sont les questions auxquelles il faut répondre. Je n'aborderai que quelques points en une approche effleurante, insuffisante, certes, mais nécessaire, car cela peut permettre de donner une cohérence plus effective à ce qui a déjà été publié dans cette revue. En outre, cela doit aider à situer le « dépassement » de Marx tel qu'il est envisagé par les divers camarades écrivant dans Invariance ainsi que par ceux qui n'y écrivent pas mais ont un cheminement convergent. D'autant plus qu'à partir du moment où l'on a dit que Marx est dépassé, beaucoup ne daignent même pas lui accorder un œil distrait. Or, pour moi il ne s'agit pas de la mort de Marx mais de ma vie où Marx est toujours essentiel. Il ne s'agit pas de dépasser Marx pour pouvoir s'affirmer, mais pour être compatible avec la dynamique de la vie humaine tendant à se dégager de l'empire du capital. Je dis cela en pensant à la remarque d'Adorno (Minima Moralia) au sujet des peintres. Tout peintre doit au fond tuer son prédécesseur pour pouvoir s'affirmer; c'est-à-dire qu'il faut abandonner la pratique de tuer un père même mythique.

Autonomisation et échappement du capital.

Ce qui est publié dans « Le Capital » et même dans les « Grundrisse » montre que Marx bute sur le capital porteur d'intérêt et sur la possibilité de placer celui-ci dans la totalité. Comment expliquer le devenir du capital à la totalité par la médiation du capital porteur d'intérêt et en même temps expliquer la reproduction globale sur la base de l'étude fournie dans le deuxième livre?

Il est important de situer le point où Marx vient buter pour mieux saisir le moment d'échappement du capital. De même « l'indépendance » en quelque sorte de l'étude de la rente foncière par rapport au reste de l'œuvre est aussi significative de l'impossibilité où Marx fut de concevoir le capital dans son devenir total. J'ai soulevé cette question en parlant de « fonciarisation » des lois du capital, affirmant par là que celui-ci pouvait mieux être expliqué sur la base de la théorie de la rente foncière que sur la base des lois explicitées dans les livres II et III (tout ce qui concerne prix de production, égalisation de taux de profit, baisse tendancielle de celui-ci). Marx, après Ricardo est marginaliste non pas à partir du sujet individuel mais à partir du sujet social car la marge dépend non d'une demande individuelle mais d'une demande sociale, globale. Mais alors chez Marx la demande n'est plus quelque chose d'extra-économique, comme il a tendance souvent à la considérer mais un élément économique opératoire. Il y a là quelque chose qui ressemble au problème de la valeur d'usage et il est vrai que les deux questions sont liées. (Cf. Livre I, p. 145. par exemple: « Avec le développement de la production capitaliste l'échelle de la production est constamment déterminée à un degré moindre par la demande immédiate et dans une mesure croissante par

le volume de capital dont dispose le capitaliste individuel... ». En effet Marx s'est posé la question de savoir dans quelle mesure la valeur d'usage est une donnée purement économique, (cf. Grundrisse).

Les présuppositions à l'autonomisation de la forme sont:

1. — Autonomisation des différents produits du capital: profit, intérêt, rente foncière. Il y a dès lors un mouvement des formes de la plus-value et se pose la question de savoir comment lier entre eux ces différents mouvements autonomisés, s'autonomisant pour que cela n'aboutisse pas à la désagrégation de la totalité.

2. — La désubstantialisation, c'est-à-dire que le quantum de travail contenu dans chaque marchandise-capital tend de plus en plus à diminuer (dévalorisation). D'où la contradiction valorisation-dévalorisation que nous avons maintes fois analysée.

3. — Disparition de l'échange qu'on doit mettre en liaison avec la généralisation du travail salarié et le fait que l'ouvrier est payé comme les autres catégories professionnelles.

4. — Le fait que le capital est capital circulant, qu'il doit donc dominer la circulation pour pouvoir toujours être.

On a déjà, en partie, traité cette question de la façon suivante:

a) autonomisation du capital sur la base de ses propres présuppositions, c'est-à-dire créées par lui.

b) il surmonte les difficultés indiquées en 1. grâce au développement du capital fictif (de même pour la question de valorisation-dévalorisation). Le capital fictif étant un peu considéré comme le tissu conjonctif reliant les divers capitaux.

c) le développement total du capital en tant que structure achevée et, mieux dit, communauté matérielle, lui permet d'échapper à cette fictivité parce que ceci s'accompagne du phénomène d'anthropomorphose.

J'ai été amené à introduire le concept d'anthropomorphose à la suite de la lecture de « Critique de la philosophie de l'Etat de Hegel » de Marx. Dans les commentaires que je fis (en 62-63) en vue de l'étude de la démocratie (ceci fut envoyé à Bordiga en 1964. cf. n° 1. post-face de janvier 1974), j'avais relevé ceci:

« Il faut signaler deux éléments dans le majorat héréditaire:

1. L'élément constituant c'est le *bien héréditaire*, la *propriété foncière*. C'est l'élément durable dans le rapport, la *substance*. Le maître, le possesseur du majorat n'est à vrai dire qu'un *accident*. La propriété foncière s'*anthropomorphose* (on peut dire de même que le capital s'anthropomorphose, cf. ce que Marx dit du capital fixe...) dans les différentes générations. La *propriété foncière hérite* en quelque sorte toujours le premier né dans la maison comme un attribut attaché à cette propriété. Tout premier-né dans la série des propriétaires fonciers est la *part d'héritage*, la propriété de la propriété foncière inaliénable, la *substance prédestinée de sa volonté et de son activité*. Le sujet est la chose et le prédicat est l'homme. La volonté devient la propriété de la propriété.

2. La *qualité politique* du majoritaire est la qualité politique de son bien héréditaire, une *qualité politique inhérente* à ce bien héréditaire. La qualité politique apparaît donc également ici comme une qualité qui revient directement à la terre (la nature) purement physique. » (t. IV Ed. Costes. pp. 217-218).

Dans la société capitaliste la même chose est valable, seulement rapportée au capital. Seule différence: le capital abstrait l'homme. Cela veut dire qu'il

lui prend tout son contenu, toute sa matérialité: force de travail; toute la substance humaine est capital. D'où le capital s'anthropomorphose. Il le fait aussi dans son lien avec la société civile, l'ensemble des hommes, puisqu'il a besoin d'individus pour faire appliquer sa dictature. Ce sont les bureaucrates, le technocrates, etc... L'homme c'est l'homme abstrait défini par la constitution. En plus de cela, il ne faut pas oublier que le capital s'est assujéti toute la science, tout le travail intellectuel humain, et il domine au nom même de cet amas de connaissances. Il est la connaissance, l'homme le manoeuvre. A l'encontre de l'homme de la société féodale qui était surtout animal, l'homme de la société bourgeoise est un pur esprit.

Dans le n° 2. I. « Le VI° chapitre inédit du capital et l'œuvre économique de Marx » ainsi que dans les thèses sur le capitalisme du N° 6. I., j'ai traité cette question de l'autonomisation du capital ainsi que dans des travaux ultérieurs, tandis que le n° 3. II. contient seulement des affirmations sur l'échappement du capital: il est bon de faire un pas en arrière pour recentrer cette question et l'épuiser dans la mesure du possible.

On a vu que dans le livre I Marx définit le capital comme valeur en procès, que dans le livre II il traite du capital-valeur, (cf. particulièrement t. 4. p. 83 et 87), dans le livre III et dans les Grundrisse il définit le capital comme étant unité du procès de production et du procès de circulation (cf. Werke. t. 26. 3. p. 469) qu'il est cette unité en procès; enfin il affirme que le capital est capital en procès. Il est important de situer chaque moment de ces déterminations essentielles. De plus il faut avoir à l'esprit que pour Marx chaque moment du capital devient capital plus ou moins autonomisé, qu'il peut y avoir une contradiction entre capital individuel et capital global. D'autre part, le mouvement du capital est présenté comme étant extériorisation de son rapport interne valeur, support du capital avancé, et la plus-value — cf. aussi dans une certaine mesure le rapport entre travail nécessaire (n) et sur-travail (e) mais aussi capital fixe et capital circulant.

Quelques remarques afin de mieux délimiter.

Grundrisse pp. 516-17 Fondements. II. p. 128.

« Il est absolument important de concevoir (fassen) les déterminations du capital circulant et fixe en tant que déterminations formelles du capital en général... »

Tout le passage est aussi explication du moment particulier du procès total de valorisation du capital qui contient en lui la phase de dévalorisation. Donc le procès total du capital = unité de la production et de la circulation peut s'analyser comme étant simultanément valorisation et dévalorisation. Comment le capital surmonte cette contradiction sinon en l'extériorisant dans un mouvement qui pose le capital fictif, qui tend donc à se nier de façon immédiate, afin de ne pas s'objectiver, (fuir l'objectivation) car c'est l'aliénation, donc la dévalorisation; toute objectivation est négation c'est-à-dire dévalorisation.

« Le capital est capital circulant en tant que sujet prépondérant (übergreifend) sur les différentes phases de ce mouvement dans lequel il se pose comme valeur se conservant et se multipliant, en tant que sujet de ces métamorphoses au cours d'un cycle (Zirkellauf) (spirale, cercle allant en s'élargissant). Tout d'abord le capital circulant n'est pas une forme particulière de capital, mais il est capital dans une détermination plus évoluée, sujet du mouvement décrit qui est son propre procès de valorisation. En ce sens chaque capital est donc *capital circulant*. Dans la circulation simple, la circulation apparaît elle-même comme sujet (...) Mais le capital est su-

jet de la circulation; la circulation est posée comme son propre cycle de vie (Lebenslauf). »

« Le capital est donc en chacune de ses phases la négation de lui-même en tant que sujet (seiner als Subjekt) de ses différentes métamorphoses » (o.c. p. 514 - p. 125).

Chaque métamorphose KM, KA, KP, lui donne une substance, il s'objective; il prend une forme objectivée et, donc, se dévalorise, donc il se nie.

« Aussi longtemps qu'il persiste dans le procès de production, il est incapable de circuler et donc virtuellement dévalorisé. » (514-570)

D'autre part, il faut tenir compte de ce qui précède: Marx a expliqué qu'en faisant alterner deux capitaux: productif et circulant, le capital surmonte en partie la dévalorisation. Ainsi apparaît mieux l'étude de la rotation et du mode dont le capital surmonte la fixation.

C'est alors que le crédit qui permettait continuité de la production, donc de surmonter la phase de surproduction ou sous-production, devient la forme de fait de l'échappement du capital, de son autonomisation. Le capital sous forme de crédit c'est le *capital en procès*.

« L'autonomie du temps de travail est par là niée et le procès de production lui-même comme déterminé par l'échange ». (G. 521)

Le temps de travail étant nié, la loi de la valeur ne peut plus agir comme auparavant. Cela retentit donc sur le procès de production immédiat.

« Dans les deux cas on ne considère le temps de circulation que dans la mesure où il est la suppression (Aufhebung), la négation du temps de travail d'autrui, que ce soit parce qu'il interrompt le capital dans le procès de son appropriation; que ce soit parce qu'il oblige une partie de la valeur créée à consommer, à consommer pour parachever les opérations de circulation, c'est-à-dire pour se poser en tant que capital. »

Le capital s'est donc assujéti la circulation, il devra en faire de même, simultanément, du mouvement social. Ici, Marx fournit une autre détermination de l'anthropomorphose du capital. Il le considère comme un être qui serait un énorme travailleur.

« Le capital en procès — effectuant (zurücklegend) une rotation — doit être considéré comme capital travaillant et les fruits qu'il est supposé rapporter doivent être comptés d'après son temps de travail — le temps total de sa rotation —. La mystification qui résulte réside dans la nature du capital. » (Grundrisse. p. 534. Fondements. t. II. p. 149).

Nous avons rappelé une partie peu connue de l'œuvre de Marx au sujet du rapport entre autonomisation du capital et circulation. L'autre aspect — concernant le procès de production — a été souvent mis en évidence (cf. n° 2. I.)

Rappelons que lorsqu'on passe de la plus-value au profit, le capital entre réellement en rapport avec lui-même; le capital est à la fois sujet et objet (cf. Hegel et Phénoménologie de l'Esprit). (1). Il

(01) Dans « Histoire et Conscience de classe » Lukacs dit que le prolétariat doit devenir sujet et objet de l'histoire en acquérant sa conscience de classe. Il a donc revendiqué pour le prolétariat ce que le capital a réalisé, mettant par là en évidence que ce dernier peut très bien se développer soit à partir de son pôle valeur soit à partir de son pôle travail (prolétarien). Quelques années plus tard, Castoriadis alors Cardan, puis Potere operaio reprendront sous une autre forme la même théorisation et contribueront de ce fait à structurer le discours du capital.

se dédouble dans la relation à lui-même. En ce qui concerne le capital porteur d'intérêt Marx dit qu'on a une forme sans contenu, une forme aconceptuelle (begrifflos) et, au moment où il définit ainsi la forme capital porteur d'intérêt, il reprend la comparaison avec l'automate qu'il avait faite dans le chapitre du livre I du Capital « La formule générale du capital. » Marx écrit:

« La médiation est encore contenue dans AMA'. Dans AA' nous avons la forme aconceptuelle du capital, le renversement et la réification du rapport de production à la plus haute puissance. » (Livre III).

Il ajoute que c'est une « expression irrationnelle » qui indique la *démence* (Verrücktheit) complète du capital (o.c.p. 447). Mais il affirme aussi:

« Sous cette forme le capital existe donc aussi, particulièrement, pour la représentation. Il est le capital par excellence. » (p. 447.)

En affirmant que le capital n'est plus que représentation nous n'avons fait que porter à bout une recherche de Marx dont nous avons mis en évidence les éléments essentiels dans tout le Capital. Rappelons enfin ce que nous avons simplement signalé dans une note du n° 3. p. 29 qu'avec le capital porteur d'intérêt tout souvenir du rapport au procès de production disparaît, alors qu'il persiste bien qu'obscurci au niveau du capital porteur de profit (o. c. p. 447 et 473); par là-même il y aurait une sorte de dissolution du capital.

« Si dans la forme (Gestalt) finale où le profit apparaît dans la production capitaliste en tant que donnée présumée, les nombreuses métamorphoses, médiations qu'il parcourt sont dissoutes et méconnaissables, il en est de même de la nature du capital. »

Or pour qu'il y ait capital porteur d'intérêt il faut effectivement que le profit soit « une donnée présumée ».

Ceci posé, Marx reconnaît donc la réalité de l'automate capital, mais il lui voit des limites: sa dépendance du procès de production. Ce passage du chapitre 24 du livre III: « Aliénabilisation du rapport du capital dans la forme du capital porteur d'intérêt », signifie bien sa pensée:

« Dans le capital porteur d'intérêt se trouve achevée la représentation du capital fétiche qui attribue au travail accumulé et, de plus, fixe, en tant qu'argent, la puissance de créer, grâce à une qualité innée, tel un pur automate, de la plus-value suivant une progression géométrique, de sorte que ce produit accumulé du travail comme le pense l'« Economist » a déjà depuis longtemps escompté toute la richesse du monde pour tous les temps comme quelque chose lui appartenant et lui revenant de droit. Le produit du travail passé, le travail passé lui-même, est ici engrossé d'une parcelle de sur-travail vivant présent ou futur (cf. une formulation similaire in Werke. t. 26.3. p. 448 où Marx compare le capital à un Moloch). Nous savons qu'au contraire la conservation, donc aussi la reproduction de la valeur des produits du travail passé, est en fait *seulement* le résultat de leur contact avec le travail vivant, et que, par ailleurs, la domination des produits du travail passé sur le surtravail vivant dure seulement ce que dure le rapport capitaliste, le rapport social déterminé dans lequel le travail passé s'oppose, indépendant et tout-puissant, au travail vivant. » (Le Capital. t. 7. pp. 62-63)

Le capital ne peut pas s'émanciper du procès de production où le travail humain est déterminant. C'est ce qu'il affirme en disant que la limite du taux d'intérêt n'est pas quantitative mais qualitative

parce que le taux d'intérêt dépend du taux de profit. D'où la polémique avec Price à qui il reproche de considérer le capital comme un automate alors que lui-même utilise cette comparaison; pour Marx finalement cette forme du capital était profondément irrationnelle, elle ne pouvait pas librement se développer. Curieusement Marx a ici la même position qu'Aristote. Celui-ci distinguait l'économique ou art d'acquiescer des richesses de la chrématistique ou acquisition de l'argent; si la première est naturelle, la seconde est contre nature (comme Marx le rappelle lui-même dans sa note sur Aristote in « Capital » t. 1. p. 156). Aristote y voit une certaine irrationnalité ne serait-ce que parce qu'elle n'a pas « de borne déterminée » et qu'elle apparaît comme création à partir de rien. Toute la réflexion sur l'activité économique conçue au sens large est traversée par cette division entre une activité naturelle puisqu'elle doit permettre de rapporter des produits aux hommes ainsi qu'une bonne gestion et une activité démente qui n'a pas de fin en elle-même, qui d'entrée se pose en un *run away*, l'acquisition de la richesse en tant que telle par le commerce, par l'usure, par la spéculation, etc...

Les prophètes, les philosophes ont condamné cette dernière; les réformateurs socialistes ont voulu l'éliminer parce qu'elle faussait le libre développement de la loi de la valeur. Soit ils ne pouvaient pas concevoir l'autonomisation de cette activité, soit ils voulaient la limiter. Marx, lui, pense que le capital sous sa forme capital porteur d'intérêt — forme irrationnelle rappelons-le — ne peut pas s'autonomiser parce qu'il est en définitive dépendant du procès de production. Même si lors de la manifestation de cette forme de capital tout souvenir du lien à ce dernier a disparu. Toutefois il y a un autre aspect essentiel chez Marx, le distinguant des autres théoriciens, c'est qu'il montre que l'injustice c'est-à-dire l'exploitation existe aussi lorsque la loi de la valeur est respectée; c'est-à-dire que même au sein de l'économique il y a une donnée contre nature et que c'est là que se trouve la base réelle de la chrématistique. L'extorsion de plus-value ne peut pas se justifier d'un point de vue humain et c'est le leit-motiv de Marx que de montrer que les divers auteurs dont il a été question ne font que s'opposer aux conséquences du mal non au mal lui-même (ils veulent dit-il le capital sans l'intérêt...). Le point où il se rencontre avec eux c'est dans la croyance que cette forme de capital ne pourrait pas s'autonomiser, qu'elle pourrait rester sous la domination des hommes. Or le capital a réussi à briser sa dépendance vis-à-vis du procès de production et donc des hommes non pas comme pouvaient le penser les adversaires de Marx (tel Price) mais parce qu'il est devenu représentation.

Et ça, comme on vient de l'indiquer plus haut, Marx l'atteint; il parvient jusqu'à signaler ce mode d'être du capital. Dans le n. 2, I. nous avons cité le passage des « Théories sur la plus-value » où il dit que le capital devient une forme réifiée qui a avalé le rapport social et, de ce fait, tout souvenir du procès de production a disparu. Le capital est désormais ce qu'il était déjà essentiellement sous la forme antédiluviennne de capital usuraire dont l'existence était précaire (confiscation de biens, assassinat d'usuriers, etc...). Si le capital porteur d'intérêts est la forme achevée du capital on est amené à penser que cette forme tend à s'affirmer très tôt, bien avant que ne surgisse le MPC. Mais en escamotant l'activité des hommes, il ne pouvait pas réellement se développer

car ceux-ci restaient en marge ou bien antagonistes. Pour pouvoir triompher il devait d'abord se la soumettre, et de l'intérieur, plier la force des hommes à ses exigences. Les données historiques montrent que dès la plus haute antiquité (Sumer) et même dans des zones où le MPC a ensuite pénétré avec une grande difficulté (Chine), il y a apparition d'éléments qu'on pourrait qualifier de capitalistes, mais il serait absurde de parler de capitalisme et de capitalistes. C'est ici que la périodisation de Marx en domination formelle et réelle du capital est fondamentale; mais on se rend compte tout de suite que cette périodisation n'est pas rigoureusement historique. Les éléments ont pu se manifester très tôt car le phénomène de l'autonomisation de la valeur d'échange et donc de la genèse du capital, plus exactement sa présupposition, peut se produire dès que les communautés ont été détruites. Avec la forme argent, il y a le possible du capital, mais celui-ci ne peut devenir effectivité qu'à certaines conditions sur lesquelles nous ne nous étendons pas à nouveau. Nous voulons souligner un autre aspect de la question.

Etant donnée l'union science-capital opérée au sein du procès de production puis de circulation, la forme capital porteur d'intérêt devient socialement rationnelle et non plus comme le pensait Marx irrationnelle. Il y voyait une aliénation du capital; comme si celui-ci en accédant à cette forme perdait ses aspects progressifs et civilisateurs qu'il souligna maintes fois (02). Certains épigones affirmèrent que le capital financier était la forme dernière, parasitaire du capital et commencèrent à théoriser une décadence (à noter toutefois que ceci pouvait encore apparaître en tant que tel dans la mesure où ce capital financier pouvait encore être pour l'homme; c'est-à-dire qu'on avait à faire avec les petits rentiers...). Mais c'est là réellement la racine de l'impuissance théorique à saisir ce capital. Il ne faut pas essayer de comprendre celui-ci au travers d'une de ses formes, mais à travers sa totalité, sa structure achevée, à travers sa communauté matérielle réalisée. Alors il est possible de comprendre comment l'accession à une forme donnée modifie la totalité du capital. En ce qui concerne le capital porteur d'intérêt son rôle est essentiel car c'est avec lui que le capital parvient, comme le dit Marx, à la totalité. Mais il la pose dans une modification essentielle, moment où il engendre sa propre représentation (plus de dépendance vis-à-vis de l'or, plus généralement vis-à-vis de toutes représentations humaines); mais aussi plus de dépendance vis-à-vis d'une matérialité, telle celle exprimée dans la composition organique du capital. Cette représentation n'est en fait opératoire qu'à partir du moment où

(02) Dans toute son oeuvre Marx exalte le capital productif, c'est-à-dire le cycle P-P'. Car c'est à lui qu'est lié le développement du machinisme, de la science. En revanche il « condamne » le capital porteur d'intérêt, qu'on ne peut justifier, en aucune façon, sur le plan du développement des forces productives. Pour lui il semblerait que le capital cesse d'être progressif-progressiste à partir du moment où le capital porteur d'intérêt tend à dominer dans le procès total du capital.

Les nazis et, après eux beaucoup de personnes, ont eu une position similaire: défense du capital productif et lutte contre le capital dit financier, l'usure, etc... d'autant plus que celui-ci était international. De là également leur exaltation du prolétaire en tant que travailleur productif. Ils ont donc réalisé la donnée réformiste de l'oeuvre de Marx, non l'oeuvre totale et surtout sa dimension révolutionnaire. Pour lui le prolétariat devait être supprimé ainsi que le MPC afin qu'il y ait un réel développement des forces productives pour l'homme.

les hommes intériorisent le capital et font du capital leur représentation; la médiation entre êtres humains et n'importe quelle réalité est le capital et ce dans sa dynamique initiale, exprimée dans la formule générale du capital: $K \rightarrow K + \Delta K$. A croire que le dogme de la création ex nihilo se soit généralisé et donc profanisé. Il dit en fait l'extrême interactivité des hommes car toute avance d'activité de l'un de nous doit rencontrer élément capitalisant chez les autres. Ce qui reste de profondément vrai dans l'étude de Marx c'est que dès lors tout souvenir d'une activité humaine a disparu. Nous ne sommes qu'activité du capital.

L'irrationnel d'hier est le rationnel d'aujourd'hui. Tout ce qui fut humain devient irrationnel. Réclamer une vie centrée sur les hommes et les femmes, sur la régénération de la nature, la réconciliation avec elle relève de la démence. Le débat au sujet de la pollution et des limites du développement le montre amplement.

Autrement dit: comment le capital porteur d'intérêt influe-t-il sur l'ensemble du procès? Si le capital est plus ou moins autonomisé, comment se pose le procès réel et le procès à partir de rien? La spéculation indique justement qu'il y a un décalage et signale que le capital n'est pas pour tout le monde une représentation. Car alors de deux choses l'une: ou il y a spéculation généralisée ou domination, impliquant programmation des hommes, d'une représentation. Pour le moment nous sommes à une période intermédiaire (la crise monétaire et le problème de l'or le prouvent).

Le capital pourra-t-il maintenir unis les différents moments qui tendent à s'autonomiser? Il semble subir un phénomène semblable à celui subi par l'homme: la partition, la division...

C'est ce moment particulier de la vie du capital qui provoque un fleurissement exacerbé du droit puisque les conflits ont lieu sur le plan de la propriété de telle ou telle portion de capital, sur la validité de telle spéculation, sur les moyens de réaliser telle affaire, etc... Filous et honnêtes gens ont besoin du droit fondé par le devenir du capital. Mais celui-ci ne peut-il pas se passer de ce reliquat d'un mode d'être humain (il domine en empruntant des éléments à une société où les hommes étaient déterminants)?

Enfin s'il s'émancipe totalement que peut-il finalement être sinon l'acceptation-représentation que nous en avons dans notre cerveau? C'est là en quelque sorte la dissolution du capital mais aussi sa plus grande force. Ce qui pose la nécessité de reprendre en détail tout ce que le capital peut être en réalité, tout ce que les hommes investissent consciemment ou non dans la réalité capital. Les idées qu'ils se font ont une grande importance et cela pas uniquement parce qu'elles risquent d'être tautologiques par rapport à la réalité même. En effet cette dissolution du capital est aussi celle du «projet» interne à l'espèce — au moins à partir d'une certaine période — parvenir à l'autonomie, à la libération et même à la liberté absolue (03). Mais s'étant dépouillé de toute ma-

(03) La force de cette idée de s'autonomiser, de se rendre indépendant doit se chercher chez l'homme dans un lointain passé; n'aurait-il pas connu une période où il aurait été profondément dominé et comme écrasé par les données ambiantales? ou bien il faut le voir dans un «échappement» profond du désir de création... On constate que l'homme est l'animal le plus destructeur de la nature; sa seule spécialisation, selon certains, serait l'agressivité qui lui aurait permis de survivre. Pourtant on constate aussi dans les

térialité et ayant assujéti les hommes à son propre être, le capital pourra-t-il encore survivre? N'est-ce pas un devenir dans l'absurde, mais un devenir impossible? C'est donc une fin du capital mais aussi celle de l'espèce et à travers elle celle de la nature. Ceci doit être posé avant, bien avant que le capital puisse parvenir à cette autonomisation complète; autrement dit on ne peut pas et ne doit pas aller au bout de ce «projet».

Libération-émancipation: doublet de l'errance.

Les différentes études que nous avons faites, à partir de Marx, sur le capital, montrent que le devenir de celui-ci est un devenir d'émancipation. Il doit se libérer des vieux rapports sociaux et des vieilles représentations. Trois éléments sont à envisager simultanément: séparation, autonomisation, abstraction.

Sous sa forme anté-diluvienne le capital surgit par autonomisation par rapport à la circulation et ceci se retrouve dans la forme que prend le capital à l'époque du mercantilisme, moment que Marx appelle dans les Grundrisse: 3^e fonction de l'argent.

«Le capital surgit de la circulation et donc de l'argent en tant que son point de départ... c'est en même temps le premier concept du capital.» (p. 164)

Mais comme Marx le dit dans le VI^e chapitre (p. 55) ce ne pouvait être qu'une domination formelle car il n'y avait pas de domination du procès de production. Pour le vrai surgissement du capital, il faut que s'effectue la séparation du travailleur de ses moyens de production. C'est aussi ce que Marx nomme dans le Livre I du Capital, le premier concept du capital. A partir de là il va y avoir création du procès de production du capital et domination réelle dans la production puis dans la société. Ce devenir a pour étapes les différents moments où le capital doit surmonter des barrières, doit se libérer, s'autonomiser et, chaque fois, il y a séparation jusqu'à celle étudiée par Marx (elle n'est pas la dernière) entre capital et capitalistes. Je ne reprendrai pas tout cela parce que ce fut déjà exposé dans le n. 2. 1. Ce qui me préoccupe c'est de noter quelle est l'importance fondamentale de la libération-émancipation-séparation... Le capital se libère des hommes et de la nature. Ce qui peut se dire autrement: les hommes se séparent, se libèrent de la nature au travers du capital; grâce à lui ils se libéreraient de toute animalité (cf. Moscovici). Les hommes deviennent abstraits et ils le sont par rapport à toutes leurs déterminations naturo-historiques (voulant dire par là que c'est au cours de l'histoire, c'est-à-dire du temps vécu par les hommes dans leur diversité, qu'ils ont perdu leurs différentes déterminations).

Ici deux remarques historiques:

Dans quelle mesure ce devenir n'est-il pas Verweltlichung c'est-à-dire profanisation-mondanisation de la religion chrétienne qui pose un devenir libérateur par rapport à la nature, et une rédemption? La critique de cette religion serait bien aussi critique du capital.

communautés anciennes, survivantes, un équilibre homme-nature où celui-là ne se perçoit pas en tant que dominateur. Cela montre que situer le moment où la représentation s'autonomise chez l'homme et où il se sépare de la nature est fondamental.

On peut constater que le mouvement de libération bourgeois n'est pas réellement remis en cause par le mouvement prolétarien; il y a continuité entre les deux.

Pour Marx, au fond, la bourgeoisie ne serait pas capable de pousser à bout ce mouvement (ce qui n'est probablement pas faux) et d'autre part il pense que le MPC (et donc la bourgeoisie car il raisonne en termes de classe) ne pourrait pas reconstituer une unité, une communauté. Le rôle de cette classe étant un rôle destructeur (et ici destruction = révolution) celui du prolétariat est de pousser à bout la destruction en se niant lui-même. Dès lors peut se produire une autre communauté humaine sur laquelle Marx donne quelques aperçus dans les Manuscrits de 1844 sous forme d'aspirations à une communauté autre, à un autre être humain. Or, nous l'avons vu le capital se constitue en communauté matérielle... Il faut donc tout reprendre à zéro! C'est-à-dire reconsidérer ce mouvement de libération-émancipation.

Tant que ce dernier point n'avait pas été perçu on pouvait surtout mettre en évidence le procès de séparation qui est effectivement un moment de la libération. Il faut être séparé de ce qui nous enchaîne. Contre « Les chaînes de l'esclavage » la bourgeoisie proposa la liberté, le développement de l'individu, la démocratie. A cette société libérale, Marx opposa la nécessité de l'émancipation, de la libération, c'est-à-dire un mouvement qui pourrait porter à terme un phénomène commençant avec la séparation et qui par lui-même ne pouvait être défini ni bon, ni mauvais; seule sa conclusion pourrait, en définitive, lui accoler un qualificatif.

On était sur le terrain de la révolution bourgeoise. Il fallait la parachever; il fallait accomplir ce qu'elle ne pouvait pas porter à terme: l'émancipation des prolétaires et donc celle de l'humanité. Marx posait toutefois qu'une telle émancipation ne pouvait être qu'une négation du prolétariat. La bourgeoisie avait libéré les forces productives, comme elle avait libéré l'Etat, les individus; mais cette libération n'était pas réelle car elle ne concernait qu'une classe, la bourgeoisie, et, d'autre part, elle se mouvait dans la sphère politique non dans la totalité.

On retrouve cette problématique lorsqu'on affirme que la révolution consiste uniquement en la libération du communisme prisonnier au sein du MPC. Il s'agirait de détruire une forme oppressive et de libérer un contenu. Il y aurait par là inversion du phénomène que nous signalons plus loin puisqu'ici les révolutionnaires auraient tendance à se comporter comme les gens de droite. Toutefois, il y a une part de réalité dans cette théorisation. En effet le capital est une forme qui se gonfle toujours plus d'un contenu qui lui est étranger (Récupération). Il arrive un moment — comme cela s'est produit au cours de toutes les révolutions — où il y a une rupture, et tout s'écroule. Pour que cette rupture s'effectue, n'importe quel événement peut être déterminant. Mais ceci ne peut être le point de départ d'un autre mode de vie que si les hommes et les femmes ont acquis une autre représentation, que s'ils se mettent en dehors de l'ancienne société: car, dans le cas du capital, la lutte peut, après une phase plus ou moins longue de bouleversements, être récupérée.

Il n'y a pas à libérer le communisme puisque celui-ci implique pour sa réalisation un immense acte de création. Le mouvement communiste en tant qu'opposition, récupérée par le capital peut provoquer ce déséquilibre nécessaire, mais il ne peut pas enclencher

une dynamique de vie nouvelle. En outre cette problématique tend à faire croire que le communisme n'est possible que sur la base du MPC. Or, le vaste mouvement de fuite du capital n'est réalisable que si les êtres humains retrouvent dans leur passé (se souviennent donc) des multiples potentialités dont ils ont été dépouillés.

La libération s'est presque toujours présentée comme celle d'une forme avec perte d'un contenu. En effet le sujet s'émancipant devrait disparaître en son être immédiat, en maintenant la donnée invariante, mais du fait de la pesanteur du contenu, il se produit une séparation contenu-forme et libération de celle-ci, c'est-à-dire autonomisation (ce qui pose, en germe, la dissociation-Spaltung, donc la schizophrénie). Ceci est à la base du phénomène suivant: la gauche fut pour la libération (04) et la droite pour la défense du contenu, de son maintien.

Ceci est particulièrement net pour les diverses religions. Elles ne perdurent que parce qu'elles conservent quelque chose d'humain, une substance d'une autre époque. La religion n'est peut-être possible que parce que l'homme s'est perdu.

On comprend là aussi l'ambiguïté des mouvements de libération des nations, des peuples ayant à la fois un caractère révolutionnaire et un caractère réactionnaire, selon l'antique conception. On peut voir cela dans les mouvements anti-coloniaux et surtout au travers de certaines analyses de Frantz Fanon sur l'Algérie. Mais cela vaut aussi pour les réactions des romantiques et de Hegel ainsi que pour les partisans du folklore.

Donc le mécanisme de l'aliénation n'est pas détruit avec la libération puisqu'il peut être un point de débouché dans une perte encore plus grande, perte de tout enracinement, la perte de tout lien profond avec un passé, avec la terre etc.. l'aboutissement dans le vide, la perte de référentiel, sans possibilité d'entrevoir un autre mode d'être... Car si on n'envisage qu'un mouvement de libération, il pose lui aussi un indéfini et il est similaire au mouvement de la jouissance toujours posée jamais atteinte; d'autre part on doit mettre cela également en parallèle avec la libération du travail, l'abolition de celui-ci. On a dit que c'était un mot d'ordre capitaliste car il visait en définitive à rendre l'homme superflu; le capital vivant avec tous ses corps inorganiques créés au cours des siècles. Et, de même, on a dit qu'il fallait aussi poser la destruction du travail. Autrement dit, on a affirmé qu'on devait aborder la question selon d'autres présuppositions. Le mouvement, la dynamique de réalisation de la communauté humaine doit se placer en dehors. Pour cela il faut repenser tout le mouvement passé:

1. Rapport entre les différentes espèces humaines avant le triomphe de l'Homo sapiens.
2. Rapports entre les différentes communautés humaines; leur dissolution.
3. Qu'est-ce qui se pose alors?
4. A quoi avons-nous accédé?
5. Qu'est-ce que nous avons perdu?

Et, aussi, qu'est-ce qui aurait pu se manifester, qui fut latent et qui fut toujours inhibé? 6. Il ne suffit pas ensuite de dire que nous devons unir une forme émancipée à un contenu perdu, car il y a aussi un acte de

(04) On peut mettre en liaison la revendication de la libération-émancipation avec le discontinu, tandis que la revendication du contenu est en rapport avec le continu.

Actuellement on pose la question de se libérer des institutions, des coutumes, des modes d'être; autrement dit, il y aurait un problème de se libérer des formes elles-mêmes. Il est important de noter à ce propos le rapport avec l'art pictural qui dut d'abord se libérer des suggestions de la nature, puis des formes artistiques elles-mêmes.

création. On sent profondément ceci quand on sent que l'espèce humaine a été horriblement destructrice, violente, agressive.. et qu'il faut une espèce en harmonie avec la nature.

Revenons à Marx. Les citations qui suivent sont extraites de « Pour la question juive » publiée dans le n° Spécial de novembre 1968.

« La limite de l'émancipation politique apparaît immédiatement dans le fait que l'Etat peut se libérer d'une barrière sans que l'homme en soit réellement libéré, que l'Etat peut être un *Etat libre*, sans que l'homme soit un *homme libre*. » (p. 06)

« L'homme s'émancipe *politiquement* de la religion, en la bannissant du droit public dans le droit privé. Elle n'est plus l'esprit de l'Etat bien que, de façon limitée, sous une forme particulière et dans une sphère particulière, l'homme se comporte en tant qu'être de l'espèce, en communauté avec les autres hommes; elle est devenue l'esprit de la *société civile*, de la sphère de l'égoïsme, de la guerre de tous contre tous. Elle n'est plus l'essence de la *différence*. Elle est devenue ce qu'elle était à l'origine, l'expression de la *séparation* de l'homme d'avec sa *communauté* (*Gemeinwesen*), d'avec lui-même et d'avec les autres hommes. Elle n'est plus que l'aveu abstrait de l'absurdité particulière, de l'*extravagance privée*, de l'arbitraire. L'émiettement infini de la religion en Amérique du Nord, par exemple, lui donne déjà *extérieurement* la forme d'une affaire strictement individuelle. Elle a été refoulée parmi la quantité des intérêts privés et expulsée de la communauté en tant que communauté (*Gemeinwesen*). Mais il ne faut pas se faire d'illusion sur la limite de l'émancipation politique. La séparation de l'homme en *homme public* et en *homme privé*, le *déplacement* de la religion qui passe de l'Etat à la société civile, tout cela n'est pas une étape mais l'*achèvement* de l'émancipation politique qui ne supprime donc pas la religiosité *réelle* de l'homme pas plus qu'il ne pousse à le faire. » (p. 09)

Il est dommage que Marx ne définisse pas la religiosité. Mais il y a plus; il a en vue, ici, le protestantisme. Or, le catholicisme a persisté et, lui, il vit en maintenant une communauté. Il est vrai la religion exprime que la communauté a été perdue mais c'est elle aussi qui maintient, qui fait perdurer cette donnée communautaire, surtout dans les religions comme le christianisme, l'islam, le judaïsme. Dans « Pour la critique à la philosophie du droit de Hegel » il dit:

« La religion est en réalité la conscience et le sentiment propre, qui ou bien ne s'est pas encore trouvé, ou bien s'est déjà *reperdu*. » (p. 29)

Marx indique bien que la religion est un sentiment (plus qu'une conscience) de quelque chose que j'ai perdu, mais elle est aussi formation d'une autre communauté. A l'heure actuelle, elle peut être une alternative au capital, limitée certes, mais opérante. Il est vrai qu'en accomplissant ses différents *aggiornamenti*, l'Eglise se détruit, elle tend de plus en plus à perdre le souvenir de ce qui fut perdu.

« L'émancipation politique est en même temps la *dissolution* de la vieille société sur laquelle repose l'être de l'Etat étranger au peuple: le pouvoir souverain. La révolution politique est la révolution de la vieille société bourgeoise. » (p. 20).

« L'émancipation humaine sera seulement accomplie lorsque l'homme individuel réel réenglobera le citoyen abstrait et qu'en tant qu'homme individuel il sera devenu *être de l'espèce* dans sa vie empirique, dans son travail individuel, dans ses rapports individuels: lorsque l'homme aura reconnu et organisé ses « forces propres » comme forces *sociales* et qu'il ne détachera plus de lui la force sociale sous la forme de la force *politique*. » (p. 20)

On pourrait citer le passage où Marx dit que l'homme ne s'est pas émancipé de la religion mais qu'il y a eu émancipation de la religion etc...

Là est bien le nœud de la question puisque l'émancipation politique aboutit à la formation de l'individu, d'un côté, et aux institutions, de l'autre; l'émancipation sociale débouche en définitive sur la pulvérisation de l'individu (le mouvement d'émancipation affecte son propre être; l'émancipation sexuelle est autonomisation du sexe) et formation de la communauté matérielle du capital. L'émancipation politique donne la société bourgeoise, l'émancipation sociale donne la communauté matérielle du capital, despotisme de celui-ci avec démocratie achevée et esclavage généralisé (convergence profonde entre MPA et MPC).

Ainsi dans l'aire occidentale on peut constater les limites du christianisme: il y a eu émancipation mais destruction du paganisme et asservissement du corps; instauration de la binarité stupide esprit-corps, âme-matière etc... destruction de communautés; mais aussi limites du marxisme.

Il y a unification de l'espèce dans sa totalité historique aussi bien que spatio-actuelle, et ceci ne peut se faire sans repenser son rôle dans le cosmos. Il s'est opéré aussi, il est vrai, une unification avec le christianisme; de même elle fut posée par le marxisme; mais elle devait se faire et se faisait au travers de luttes entre fractions humaines. Il faut donc se débarrasser d'une espèce de « projet » sous-tendant les deux ainsi que l'*Aufklärung*; il faut poser à la fois les déterminations conservées à droite et celles fondées à gauche. Mais ceci sans escamoter le phénomène fondamental: les mouvements de droite ont voulu conserver mais pour perpétuer une domination. Ils ont toujours maintenu une donnée humaine en dépit de leur inhumanité tandis que tous les mouvements qu'on peut classer à gauche sont allés se buter contre cet horrible inhumain. Les mouvements de droite maintenaient ce qui pouvait être humain uniquement pour quelques élites, ce qui par là même dénaturait leur « projet » humain. Cet inhumain était cristallisé dans les ordres, les Etats, les diverses institutions. Ainsi, rejeter la théorie du prolétariat n'implique aucunement nier le rôle révolutionnaire, humain, mais délimité dans l'espace et le temps, des prolétaires qui, généreusement, se soulevèrent contre la dictature du capital. Ce n'est donc pas une réconciliation que nous proposons, laquelle reviendrait à la fameuse proposition de Bakounine de réconcilier les classes. Nous voulons mettre en évidence la fausse conscience aussi bien d'un côté que de l'autre; l'erreur de visée en quelque sorte; il faut abolir le culte du passé aussi bien que son iconoclastie; montrer que pour abattre un despotisme, on tendait non seulement à en créer un autre (cf. le despotisme de l'Egalité) mais surtout on détruisait des déterminations humaines.

Citons un cas précis: la science s'est développée en niant, rejetant la magie et les différentes sciences occultes: astrologie, radiesthésie, chiromancie, etc... sans parler des sciences qui se préoccupent de parapsychologie, etc... Il n'est pas possible que la dynamique allant au communisme, qui de plus en plus se développera, puisse s'enclencher réellement, sans que l'on examine ces dernières sciences et qu'une nouvelle perspective naisse à partir de là et de la confrontation avec la science officielle. Celle-ci ne s'est développée qu'en éliminant les problèmes que l'on déclarait faux mais que, paradoxalement, elle doit affronter maintenant (par ex. étude des phénomènes de télépathie et de télécinèse etc... en URSS et aux USA.)

Avec mai-juin 68 et le mouvement postérieur beaucoup se sont libérés du militantisme, du culte du prolo, de la théorie, du rapport à la société; donc libération des individus (conception de leur primauté), plus de sacrifice, etc... mais on a eu des êtres vides qui se gonflent de n'importe quoi, qui sont libérés de tout repère mais qui sont incapables de se poser eux-mêmes et de puiser dans le vaste mouvement humain et naturel toutes les ressources de vie (cf. domination de la mort). D'où les aspects négatifs de la contre-culture, surtout en ce qui concerne la drogue. A ce sujet, il est intéressant de noter la liaison opposition entre autonomisation-inhibition et libération-aliénation.

En ce qui concerne l'amour, par exemple, on a libération d'une fonction. En effet la destruction de la famille, implique que simultanément, il y ait libération de l'amour en tant que fonction naissant, réunissant les êtres humains, soit pour une procréation, soit pour maintenir une certaine cohésion du milieu humain; en même temps cela donne illusion qu'une inhibition répression a été levée. Etant donné qu'il y a libération d'une fonction, les jeunes gens et les jeunes filles qui ont vécu cette décomposition peuvent très facilement jouer, ensuite, leur rôle de citoyennes et de citoyens procréateurs.

En définitive libération et autonomisation sont liées et sont des moments de la réduction de l'être humain, car c'est fondamentalement la perte de la *Gemeinwesen*. Cela, Marx l'avait déjà indiqué dans « Pour la question juive » car il y a, à chaque fois, emprisonnement de l'être humain dans une donnée parcellaire et perte de la pensée universelle, ce qui n'est qu'un pâle reflet de sa dimension *Gemeinwesen*. On constate généralement une illusion d'accéder à une participation — activité de briser la passivité et la dépendance — sans remettre en cause ce vis-à-vis de quoi les êtres humains s'autonomisent, ni ce qui s'autonomise; ce qui aboutit à l'autonomisation de la fonction. L'être va gérer le domaine libéré, son être-là déterminé par la fonction qui est vraiment posée autonomisée (autogestion).

L'illusion est très grande chez ceux qui, croyant dépasser Marx, disent que l'économie n'est plus déterminante (si jamais elle le fut, ajoutent-ils) que, donc, seule compte la lutte, que l'homme au fond est toujours là, pour ainsi dire présent dans le tissu social, économique, dans les actes, dans les faits quotidiens, etc... de ce fait il y aurait dans l'immédiat un possible continu d'émancipation, ce qui passe par l'autogestion. Or, il n'y a pas à participer du moment que l'être humain est *Gemeinwesen* (sinon cela voudrait dire participer à lui-même); la dimension universelle lui permet de couvrir le monde. C'est pourquoi tous ceux qui ont escamoté la détermination de la *Gemeinwesen* ont toujours eu besoin d'un équivalent général, d'un référentiel, d'un stabilisateur-coordonateur, etc... car dans leur cas, ils ont toujours affaire à des individus, et ceux-ci impliquent l'Etat.

Emancipation, crise et critique.

Rejeter la perspective de l'émancipation-libération n'est pas suffisant, il faut également remettre en cause les concepts de crise et de critique. La crise postule un choix, une décision; et ceci s'impose parce qu'il y a une situation difficile, inhabituelle. Ceci se pose pour le MPC et pour les hommes, sans

négliger les interférences entre les deux. Alors quels sont les choix possibles? On peut déjà indiquer que pour le MPC se pose la question apparente d'un choix entre une production matérielle et une production immatérielle (rapport à la croissance zéro), mais en fait c'est le problème de l'accession à une domination absolue et les choix ne sont qu'apparents; il y a un déterminisme rigoureux qui conduit à une certaine réalisation; déterminisme qui ne peut être remis en cause que si les hommes deviennent aptes à briser la domestication. Pour les hommes, le choix apparaîtrait comme acceptation ou non de la croissance, comme remise en cause ou non de la théorie de la nécessité du développement des forces productives. Se pose pour l'humanité le choix entre l'acceptation de son pululement destructeur de la vie ou la domination-restriction de son inhumaine multiplication quantitative ce qui permettrait sa pérennisation; abandonner une certaine peur de la mort qui lui fait chercher la vie dans l'extension de sa vie — multiplication et progression de la vie. La reproduction est une certaine peur de la mort et l'homme vit dans l'extension et non dans l'intensité du vivre; cela traduit l'incertitude au monde comme si l'espèce n'était pas encore assurée de son existence sur la planète. L'intensité du vivre implique une réflexion de la vie sur elle-même, alors il y a jouissance par résorption de la vie au sein du sujet vivant et non déléguée à une autre génération.

Lié à la crise, il y a le concept de critique; celle-ci permet de trouver le choix le plus favorable; et il y a d'ailleurs un lien étroit entre les deux. La situation (période) critique est une situation où il y a crise. La critique littéraire ou artistique entre dans ce cas. En revanche critique au sens philosophique permet de fonder et d'autonomiser un domaine, quelque chose, une forme, ce qui fonde le début d'un procès, par exemple chez Kant mais aussi chez Marx en ce qui concerne l'économie politique. (A quelles conditions peut-il y avoir un réel développement des forces productives). La critique est ici propédeutique à la science.

Mais du moment qu'il s'agit de faire prévaloir un jugement, il y a sous-tendant tout cela le concept de valeur et d'une échelle de valeurs. D'autre part, il faut faire triompher un choix contre d'autres choix possibles et cela se manifeste généralement contre d'autres hommes, d'où la critique engendre la polémique. D'autant plus s'il s'agit d'asseoir d'autres sur la critique d'une œuvre, son œuvre propre. Un exemple intéressant c'est l'œuvre de Baudrillard: il opère à la fois comme Kant et Marx en essayant de délimiter un nouveau domaine et se comporte comme tous les polémistes; il doit détruire le père, d'où sa « Contribution à la critique de l'économie politique du signe » qui ne peut être en aucun cas un dépassement de Marx (même pas un début) parce que cela ne remet nullement en cause toutes les pré-suppositions de Marx.

Quand naît la critique? Brièvement, en laissant de côté la littérature antique où il y a plutôt des recettes, des préceptes pour bien écrire, pour bien parler, on peut constater qu'elle naît avec le surgissement de la bourgeoisie à l'aube de l'installation du MPC. On peut définir la critique, dans tous les cas, comme une voie d'accès à une science, à une recherche de méthode du bien faire, oui, mais surtout une science qui s'édifie sur ce qui est produit, en même temps que délimitation de cette science. La critique prend de l'ampleur après la fin

du 18^e siècle, c'est-à-dire après Kant qui est le philosophe qui a peut-être le plus (dans tous les cas le premier) posé les conditions de la science, ses limites, etc. La voie à la science est bien la critique. A l'heure actuelle ce n'est pas aberrant de voir critiques et épistémologistes voisiner; l'école althussérienne tente de fonder une science de la critique, de la détacher comme ils disent toujours de l'idéologie.

Ainsi donc la critique apparaît au début comme une discipline qui est là pour dicter le bon goût et faire maintenir les règles du bon usage, les conventions... (rapport critique à Etat ici!).

A partir de là on a voulu savoir pourquoi un auteur produisait ceci plutôt que cela, on a voulu étudier son conditionnement...

Avant la critique fait partie d'un tout; à un certain moment ce fut la philosophie, ce tout; elle était incluse dans l'esthétique, cf. Hegel. Puis elle fut séparée; maintenant elle doit subir une autonomisation en devenant une science. Là se situe l'œuvre des marxistes et des structuralistes (parfois il n'y a pas beaucoup de différences entre les deux): accomplir cette réduction.

La critique a un lien indéniable avec la concurrence et donc avec la publicité. Il est évident qu'avec l'inflation des œuvres surgit la nécessité de choisir, pas par soi-même, mais par l'intermédiaire d'un tiers qui est médiateur entre moi et les œuvres, et va me conduire vers les bonnes œuvres. A ce sujet il est intéressant de se préoccuper du rôle de la censure; non une censure directe, c'est-à-dire les ciseaux: on coupe dans le corps de l'objet; mais celle qui, en définitive, coupe dans le corps de mon être en coupant mes liens potentiels avec certaines œuvres parce qu'elles sont critiquées, c'est-à-dire soumises au doute, remises en question; et le discrédit est une pente plus facile à descendre que le crédit à monter.

La publicité est l'extériorisation positivée de la critique. Elle ne donne que des jugements favorables positifs, valorisants tout en réalisant implicitement une dévalorisation des éléments concurrents. L'être humain là encore est dépossédé, dépouillé. La publicité joue beaucoup au niveau de tous les rackets.

Tous les éléments qui précèdent permettent de fonder le rejet des concepts de crise et de critique...

Pour en revenir à la crise en cours, vue comme une crise de la société, crise du MPC, certains disent du capital, nous pouvons donc accepter un diagnostic: nous vivons une période grosse d'un bouleversement, lequel se fait déjà sentir d'ailleurs... Nous pouvons ajouter que nous vivons une période semblable à celle des années 20, période où beaucoup crurent que la révolution était en cours, qu'elle était possible, voire inévitable, alors qu'en fait ils permirent, par leur action, la réalisation de la communauté matérielle du capital, qu'ils opérèrent dans le devenir à la domination réelle de ce dernier. A l'heure actuelle, il s'agit d'une période où se joue la possibilité d'accession du capital à une domination plus totale: le MPC tend réellement à surmonter les obstacles légués par les vieilles institutions et les vieilles représentations. Ainsi par l'intermédiaire des sociétés multinationales et de l'ONU, se manifeste une tendance à une unification fondant positivement la communauté capital ce qui ne se réalisera probablement qu'au travers de conflits où la gauche et l'ultra-gauche penseront œuvrer pour une révolution et ne feront que le jeu du capital; par ex. luttes contre les Etats, revendication de la gratuité...

Au cours de ce vaste procès déjà en cours, de nombreuses ratées sont inévitables créant les possibles de multiples interventions mais ceci ne peut se réaliser, avoir une quelconque chance de succès, donc se manifester réellement en tant que tel que si les vieilles représentations qui engluent les hommes sont éliminées. Ce n'est qu'à partir de là que peut s'épanouir une communication entre les êtres car ils ne seront plus figés en des rôles stéréotypés, modes d'être fixés. Car, s'il est évident que sans secousse profonde affectant la fameuse « base matérielle » rien n'est possible, il est aussi clair que sans rejet total de ces représentations, les êtres humains ne pourront pas commencer une autre dynamique. D'autre part la révolution n'est possible que si la grande majorité des individus commencent à s'autonomiser par rapport à leurs conditions matérielles (ce que l'on appelait accession à la conscience). De ce point de vue l'école hollandaise (surtout Pannekoek) a eu le mérite d'insister sur cette nécessaire transformation au cours de la révolution.

Avant que ne se produise un choc puissant, il faut qu'une union des révolutionnaires soit en cours de réalisation, qu'il y ait manifestation d'une nouvelle solidarité ainsi qu'une nouvelle sensibilité, mais surtout une représentation différente est indispensable sinon le choc mettra seulement en branle une violence aveugle incapable de déboucher dans l'affirmation d'un autre mode de vie.

Si donc on accepte le mot de crise pour indiquer la situation actuelle, il est important de souligner que ce qui est important ce n'est pas celle-ci, mais le fait de savoir si les hommes l'abordent toujours selon les mêmes schémas. Cela ne signifie pas qu'il faille succomber à la théorie selon laquelle il faut avant tout changer les mentalités. On voit trop bien que celles-ci ne sont pas modifiées par des interventions individuelles ou collectives (partielles, non totales), par n'importe quel spécialiste de l'agitation. Mais il est clair qu'un développement donné d'une société déterminée ne produit pas automatiquement un esprit révolutionnaire. Il faut donc aborder la crise actuelle dans sa particularité et dans les modes qu'elle a d'être saisie. Le plus grand élément de crise sera (et est déjà faiblement) un comportement humain tout à fait différent, non domestiqué, c'est à-dire non asphyxié par la rationalité tout court. Or, notre monde est dominé, conquis par le matérialisme historique; le progrès est conçu comme étant celui des forces productives; même ceux qui ne professent pas cette théorie en sont imprégnés, cela leur est comme un minimum de repère avec la réalité; pour eux toutefois elle serait valable dans le domaine matériel mais ne pourrait pas rendre compte de la totalité. Il faut donc rompre avec cette rationalité et avec le monde qu'elle arraisonne.

Crise et acteurs du drame.

Je n'aborderai pas aujourd'hui, de façon phénoménologique, les données de ce qu'on nomme, faute de mieux, crise. Désormais le moment de rupture, de déséquilibre au sein du MPC, que Bordiga prévoyait pour 1975, est patent pour tous. Ainsi G. Barraclough écrit dans le New York Tribune (cité dans « Le nouvel observateur » n. 503) « Nous vivons la fin d'une époque qui aura duré cinquante ans, l'époque du néo-capitalisme. Nous entrons dans une période de réajustements radicaux qui apportera

inévitablement le malheur et la souffrance (...). Il n'y a pas de solution dans le cadre du système ».

On peut s'attendre, effectivement, dans un délai assez bref, à des heurts violents au sein des différentes nations ainsi qu'entre elles. Une revue des acteurs en présence au sein de ce drame qui commence, s'impose (en dehors du capital lui-même dont j'essaierai de situer, en un prochain article, ce qui peut être son moment d'affaiblissement profond, son impasse).

Nous pouvons indiquer, tout d'abord, les tenants du MPC, les économistes et les politiciens. Il y a dans ce cas, surtout en ce qui concerne les premiers nommés une incapacité à comprendre la crise concomitante à l'illusion d'être encore déterminant. On peut se poser la question de savoir si, le jour où ils se rendront compte qu'ils n'ont, en définitive, aucune importance, que c'est la rationalité du capital qui commande tout, ils ne se rebelleront pas eux aussi. Ceci est surtout vrai pour les ingénieurs et les cadres. Il y a ensuite les réformistes du capital comme Mansholt et les membres du club de Rome, Attali et, dans une dimension tout de même fort diverse, Illich (Domenach dans la mesure où il reprend la problématique de ce dernier). De même, étant donné qu'il ne remet pas en cause les présuppositions capitalistes, Mac Luhan.

Signalons ensuite les églises. Leur rôle est particulier. D'un côté elles sont obligées de s'opposer au capital dans la mesure où celui-ci détruit tout ce qui est humain; en ce sens-là elles ont une dimension humaine car elles tendent à maintenir quelque chose de perdu, même si celui-ci ne peut persister qu'à l'état de souvenir. D'un autre côté elles défendent des représentations en opposition totale au devenir nécessaire de l'espèce par ex. le fameux: vivez et multipliez vous! (Voir critique du MIT.)

De même leurs contradictions ambiguës sur le problème de la vie. Ainsi de la question de l'avortement. Il s'agit pourtant de tendre à diminuer la population humaine.

Les courants issus du marxisme ne mettant pas en cause la dynamique de l'accroissement des forces productives: PC, PS, gauchistes divers.

Le mouvement écologique et ses limites souvent lamentables dans le monde comme en France (cf. la fin honteuse de Dumont durant le carnaval électoral). Les positions de « La gueule ouverte » sont souvent sympathiques (le plus souvent d'ordre informationnel) mais sont limitées étant donné qu'elles ne remettent pas en question réellement les présuppositions du capital. Il en est de même du mouvement communautaire. En rapport avec cela il est important d'analyser les positions des mouvements défendant le végétarisme (« Vie claire » par exemple), ou bien le mouvement de l'agriculture biologique.

On n'a pas d'illusions à se faire sur eux car ils sont parcellaires et le plus souvent englués dans le mécanisme mercantile, mais ils expriment encore une certaine résistance à la dynamique du capital. Dans la mesure où ils peuvent permettre à un certain nombre d'êtres humains de vivre plus naturellement (peut-être un point de départ de remise en cause de la domestication), ils peuvent déclencher un processus qui les dépasse largement, surtout lorsqu'il y a remise en cause de la science officielle comme chez les membres de la ligue contre les vaccinations, par exemple. On a des éléments similaires avec les communautés écologiques partisanes d'une

technologie douce et, ici, il est bon de signaler l'importance du mouvement hippie et du mouvement Yppie (ce qui pose l'importance des divers mouvements de contestation des jeunes). Enfin les régionalistes tendent à remettre en évidence certains éléments importants telle que défense de la nature, agriculture biologique (sans parler d'une remise en cause de l'Etat central, despotique) et, en cherchant à définir une dimension humaine perçue dans les différences, les variétés nécessaires au sein de l'espèce, ils forment un point de départ possible pour une remise en cause plus globale. Mais il ne faut pas oublier leur dualité, leur passéisme, en particulier.

En dehors de ces courants, se situant à l'écart de la société en place, il y a les marginaux au sein desquels on a des différences considérables, depuis le marginal parasite jusqu'au marginal plus ou moins ascète, espèce d'anachorète du XX^e siècle. A ce sujet la parenté entre monachisme et marginalité doit être soulignée. Le mouvement monacal institutionnalisé a été un moyen de récupérer la marginalité. Nous avons une certaine ressemblance avec l'empire romain finissant. En outre avec un certain ascétisme on a aussi la recherche d'une nouvelle nourriture, renouvellement de la pratique du jeûne; parfois le mouvement se contente d'un retour aux sources, parfois il explore des voies nouvelles. Là on atteint la racine même du phénomène non de négation du capital ce qui est insuffisant mais plus exactement de celui d'échappement à son emprise. En effet, les mouvements de discontinuité essentiels de l'humanité sont ceux où elle a acquis une nouvelle sexualité (nouveaux rapports sexuels) et une nouvelle nourriture avec une certaine conception de cette nourriture comme rapport entre les hommes et les femmes. Ceci doit être mis en liaison avec le fait que nourriture et sexualité sont profondément liées et déterminent le comportement humain, le comportement des êtres humains dans la nature (05). Il y a de plus un troisième élément dont il faut tenir compte: la mort. La dynamique conduisant au communisme ne peut être réellement enclenchée sans que les êtres y participant n'acquiescent une nouvelle représentation - conception de la mort. Là encore parallèle avec fin du monde antique; opposition représentations païenne et chrétienne de la mort.

Ainsi nous retrouvons sous une autre modalité la dimension biologique de la révolution. Reproduction, nutrition, mort sont les éléments essentiels (de base en quelque sorte) de la vie. Il est question non seulement de la vie de l'espèce humaine mais des autres espèces: limitation de la reproduction humaine et prédation des autres espèces. A noter que le capital peut réaliser de façon monstrueuse le vieux rêve de certains hommes dits non violents, prenant en considération le caractère quasi sacré de toute forme de vie, en remplaçant la nourriture organique par une nourriture chimique, de synthèse. A partir du moment où l'on nourrirait les êtres humains avec des pilules, ne se poserait plus la ques-

(05) Dans de prochains articles d'Invariance on analysera comment l'oppression-domestication des êtres humains s'est effectuée et s'effectue non seulement au travers de la sexualité, mais au travers de la nourriture. En utilisant les travaux des Makarius nous montreront que les tabous furent d'abord alimentaires avant d'être sexuels et qu'il y eut un moment où s'effectua la séparation alimentation - sexualité et autonomisation de cette dernière.

tion de tuer des animaux; mais une telle nourriture n'est probablement possible et nécessaire (c'est-à-dire que le possible, ici, est introduit par une nécessité) qu'à la suite d'une destruction des êtres vivants végétaux et animaux.

Ce qui précède n'est pas une critique mais une simple constatation de ce qui est. Ce n'est pas au sein des diverses modalités d'être, pour ou contre le capital, qu'on pourra trouver la juste solution apte à nous permettre d'infléchir la crise du MPC en crise révolutionnaire. D'autant plus que la crise n'est pas un moment exceptionnel au cours duquel enfin se dévoilerait une possibilité révolutionnaire car elle peut être fondamentalement le moment où s'effectue un assujettissement plus grand des hommes et des femmes au MPC.

Il faut quitter ce monde

Il faut abandonner ce monde où domine le capital devenu spectacle des êtres et des choses. Spectacle au sens où l'entendait Pic de la Mirandole lorsqu'il disait que l'homme était spectacle du monde ou bien, aussi, miroir (06). L'homme en effet n'aurait eu aucun don spécial. Tous les dons ayant été distribués à tous les êtres vivants, l'homme arrivé en dernier, eût été totalement démuné. Heureusement, Dieu eut pitié de lui et lui donna un peu des qualités de tous les êtres et il devint, ainsi, spectacle du monde. En lui tous les êtres vivants pouvaient, en quelque sorte, se reconnaître, se voir agir. Par suite du procès d'anthropomorphose le capital devient, à son tour, spectacle; il s'assimile, s'incorpore toutes les qualités des hommes, toutes leurs activités sans jamais être l'une d'entre elles, sinon il se nierait par substantialisation, inhibition de son procès de vie.

En acceptant les représentations du capital les hommes voyent un spectacle qui est leur redondance mutilée parce qu'en général ils n'en perçoivent seulement qu'une partie; depuis longtemps, ils ont perdu le sens de la totalité.

Pour échapper à l'emprise du capital il faut rejeter ses présuppositions qui plongent dans un lointain passé (moment de la dissolution des communautés primitives) et, simultanément, on peut dépasser l'œuvre de Marx qui est l'expression achevée du devenir à la totalité, à la structure accomplie de la valeur qui, sous sa mutation de capital, s'est érigée en communauté matérielle. Il faut envisager une dynamique nouvelle, car le MPC ne disparaîtra pas à la suite d'une lutte frontale des hommes contre leur oppresseur actuel, mais par un immense abandon qui implique le rejet d'une voie empruntée désormais depuis des millénaires. Le MPC ne connaîtra pas de décadence, mais un écroulement.

Août 1974 - Jacques CAMATTE

(06) Il y a d'ailleurs un lien indéniable entre spectacle et miroir. Le spectacle doit montrer aux êtres humains ce qu'ils sont, ou ce qu'ils doivent être. Il est miroir plus ou moins déformant de leur être immédiat.

ADRESSE

Les textes que nous publions dans ce numéro visent plusieurs buts. Faire connaître des oeuvres d'auteurs (ici Gorter) souvent cités, souvent méconnus. Or leur connaissance est nécessaire pour détruire certains mythes tel celui de la gauche communiste germano-hollandaise. Présenter, en outre, au travers d'oeuvres de camarades divers, différentes approches d'une même remise en cause (de la théorie du prolétariat, dans le cas présent, avec l'introduction de Carsten Juhl au texte de Gorter). Il ne s'agit pas, en effet de faire une revue monolithique, expression d'un mouvement déterminé qui serait vite un euphémisme pour désigner un groupe. Elle doit être captage des autres et mise à disposition des autres. Elle permet de signaler un cheminement et de prendre connaissance de ce qui dans le monde va dans le sens du soulèvement de l'espèce. La perspective est celle d'une vaste union où les diversités sont conservées, union sans laquelle la révolution ne peut pas acquérir d'effectivité. C'est pourquoi est-il important que, sur le même argument, puisse paraître différents points de vue. Ainsi en ce qui concerne l'article de Gorter, il me semble important d'ajouter ceci: l'aspect tragique de la fin de sa vie. Il a une vision donnée du prolétariat et de la révolution et il pense qu'il y a inévitablement relation biunivoque entre les deux. Or, il est contraint de constater une cassure. Il ne peut pas remettre en cause le rôle du prolétariat; car qui, sinon, pourrait conduire cette révolte qui permettra aux plus exploités, aux plus défavorisés, aux malheureux d'accéder enfin à la vie? Et qui a un intérêt immédiat à la suppression de l'oppression capitaliste? Qui peut conserver encore quelque chose d'humain, sinon le prolétariat? Aussi y a-t-il opposition entre le prolétariat en lui représenté qui est le prolétariat révolutionnaire et le prolétariat réel qui soutient, en fait, le MPC. Là se produit un déchirement chez Gorter. Et, je pense que seul un poète pouvait avoir une telle intuition mais, aussi, assez de générosité pour ne pas abandonner ce qu'il considérait comme tant d'autres, le parti des exploités, des opprimés.

D'autres parvinrent comme lui jusqu'au doute en ce qui concerne la théorie du prolétariat, d'autres encore la rejetèrent. Seuls ceux qui furent tout de même aptes à se maintenir du côté du parti des opprimés nous intéressent, en ce qui concerne le mouvement ouvrier.

De cette remise en cause génératrice de déchirement il sera question dans la préface à « Russie et révolution dans la théorie marxiste » de Bordiga (à paraître chez UGT 10/18, début 1975), intitulée « La révolution russe et la théorie du prolétariat », j'aborderai plus particulièrement le cas de Bordiga qui est extrêmement significatif parce qu'il fut le défenseur le plus acharné de cette théorie et pourtant, on voit percer dans son oeuvre le doute. Pour tous ces hommes, la limite était qu'ils ne percevaient pas qui pourrait remplacer le prolétariat. Or, ce n'est pas en ces termes que l'on pouvait affronter la nouvelle situation car elle patissait de l'antique conception classiste.

Nous avons souvent parlé dans Invariance de convergence mais elle était située au sein du mouvement

ouvrier. Or, elle a une base plus vaste: dans les différentes couches sociales composant l'humanité, et dans le temps. Il ne s'agit pas de récupérer qui que ce soit, après avoir fait une critique réductrice, c'est-à-dire une critique qui viserait à éliminer tout ce qui n'est pas compatible avec la position affirmée dans la revue et à conserver ce qui l'est. Non, il faut garder l'autre dans son intégralité pour signaler ce qui en lui avec nous converge. Car il n'y a aucun monopole de ce qui est humain. En outre, de même qu'il n'y a pas de peuple, ni de race, ni de classe élus, il n'y a pas de génération élue. Aucune destinée ne nous a désigné pour comprendre et pour réaliser le communisme. La connaissance des autres est essentielle pour lutter contre la domestication. Voilà pourquoi nous publions et publierons également des extraits d'oeuvres d'auteurs d'âges divers et d'horizons multiples.

CAMATTE

Elle doit être capable de saisir et d'analyser les contradictions. Elle permet de signaler un chemin... de prendre connaissance de ce qui dans le monde va dans le sens du mouvement de la révolution. La perspective est celle d'une révolution qui n'est pas une révolution conservatrice, mais une révolution qui ne peut pas reculer. Elle doit être capable de saisir et d'analyser les contradictions. Elle permet de signaler un chemin... de prendre connaissance de ce qui dans le monde va dans le sens du mouvement de la révolution. La perspective est celle d'une révolution qui n'est pas une révolution conservatrice, mais une révolution qui ne peut pas reculer. Elle doit être capable de saisir et d'analyser les contradictions. Elle permet de signaler un chemin... de prendre connaissance de ce qui dans le monde va dans le sens du mouvement de la révolution. La perspective est celle d'une révolution qui n'est pas une révolution conservatrice, mais une révolution qui ne peut pas reculer.

LA REVOLUTION ALLEMANDE ET LE SPECTRE DU PROLETARIAT

L'histoire

Depuis qu'une nouvelle génération de critiques remet en cause le mouvement ouvrier officiel, y compris sa gauche et son « gauchisme », en les considérant comme mouvement et courant du capital, après l'énigme confirmation de leur rôle durant les événements des années 60, de Watts à Paris et à Gdansk, une recherche approfondie est devenue nécessaire pour situer, dans le contexte historique du développement de la société capitaliste, la tradition du marxisme de la seconde Internationale, puis de la socialdémocratie.

La redécouverte de la guerre civile espagnole, du mouvement réel, englobant la révolution russe et d'autres événements mineurs de l'histoire de la révolution (histoire qui aujourd'hui ne se donne plus les limites de l'époque du capitalisme naissant et mûr, comme le voulaient Marx et Bordiga), a rapidement mis ceci en évidence: l'histoire de la révolution allemande était d'importance exceptionnelle en raison du développement capitaliste de la zone allemande, par rapport aux autres expériences historiques (Russie, Finlande, Hongrie, Italie, Chine et puis Espagne).

Les faits qui nous intéressent ici et dans les deux parties successives de cette introduction, sont ceux que l'on peut appeler « de rupture », car ils tendent à rompre avec l'establishment politico-syndical des divers courants, partis et organisation du socialisme allemand officiel (socialdémocrate et centriste, puis affilié à la III^e Internationale) ou bien avec le mouvement ouvrier.

Actuellement, — avec une exception — l'histoire du mouvement révolutionnaire allemand est écrite au niveau des organisations (1); c'est-à-dire des formes de représentation que ce mouvement s'était données et qui se sont autonomisées; en effet, elles ne furent des facteurs subjectivement révolutionnaires que pendant quelques mois, durant la courte période qui va de 1918 au printemps 1921, laissant par là à toutes ses formes politiques et militaires, en dehors

(1) L'ouvrage de base pour la recherche historique sur la gauche de la révolution allemande est le « Syndikalismus und Linkskommunismus von 1918-1923 » Masenheim am Glan 1969 de H. M. Bock, dont sont essentiellement tirées les informations utilisées dans « La gauche allemande et la question syndicale dans la III^e Internationale » Copenhague 1971, Kommunistisk Program, et dans « La gauche allemande (textes.) Pour l'histoire du mouvement communiste en Allemagne de 1918 à 1921 » par Denis Authier « Paris, Brignoles, Naples 1973. Même si le troisième texte « Le KAPD et le mouvement prolétarien » - Invariance Nouvelle Série n. 1. 1971, doit beaucoup d'informations à Bock, il est jusqu'à maintenant la seule analyse qui essaie d'aller au-delà des formes de représentation, en tentant de voir quelles ont été les aspirations révolutionnaires communes à ce mouvement et aux courants les plus avancés des mouvements de révolte allemands et italiens de la seconde moitié des années 60; il entreprend en outre — en partant de travaux précédents — des formulations utilisables pour une nouvelle description du développement historique de l'économie capitaliste. Ce texte d'Invariance fait par là une périodisation de la société capitaliste sur la base du passage de la soumission formelle à la soumission réelle du travail au capital; enfin, ce texte abandonne le fétichisme de la classe ouvrière et pose l'alternative « communisme ou destruction de l'espèce humaine. »

de ses temps forts, une fonction stabilisatrice et organisatrice au niveau politico-économique.

Cette fonction révèle le contenu possible et donc souvent réalisé du mouvement comme gauche radicale du capital; en réalité, à part quelques brefs moments de confrontation (qui ont malgré tout révélé une très importante agressivité parmi certains groupes de prolétaires), les formations de la gauche allemande ont eu pour but réel d'assurer la survie sociale d'une partie de la classe dont elles étaient l'expression, c'est-à-dire, des catégories les plus radicales du prolétariat. Cela signifiait évidemment, se poser des problèmes qui n'étaient pas ceux d'une révolution entièrement anticapitaliste, mais seulement ceux d'une révolution contre la misère capitaliste d'alors.

En laissant hors de ce discours un jugement « réaliste » qui accepterait les « conditions historiques » et qui limiterait la critique — et par conséquent la perspective peut-être possible aujourd'hui —, on peut montrer dans cette révolution, un caractère double; et cela, même lorsque sa gauche communiste rompait avec les partis ouvriers, avec le parlementarisme, avec les syndicats et les conseils d'ouvriers et de soldats, surgis à la fin de la guerre et fonctionnant immédiatement comme base démocratique « directe » pour une constitution social-républicaine.

Ce double caractère nous apparaît évidemment aujourd'hui, à nous qui connaissons la fin de cette révolution; mais il est clair, également, que la fonction des organisations (Unionen et Betriebsräte) que s'étaient données les masses les plus radicales du prolétariat et qui quittèrent les syndicats officiels, même étant affiliés à la III^e Internationale, fut toujours ambiguë; elles se constituèrent très tard (1919-1920) (2) et dans un contexte de revendications autogestionnaires de la vie économique — revendications nécessaires en raison du caractère bien particulier des catégories en question, qui devaient vaincre la misère matérielle en assurant, même violemment, la remise en marche de l'appareil productif allemand, largement atteint par la crise de l'après-guerre.

Le mouvement radical allemand n'a pas eu, par conséquent, un caractère économique-revendicatif (syndical), mais un caractère (de construction) gestionnaire (conseilliste), car l'économie était à reconstruire. Et c'est là que l'on voit combien cette expérience est restée prisonnière d'une réaction de négation à l'ordre capitaliste traditionnel et tendant à la réalisation de l'être immédiat du prolétariat. Il n'y eut donc aucune perspective de dépassement positif, par le biais de l'autonégation de la classe prolétarienne capitaliste.

Outre les limites du mouvement radical même, qui n'a pas dépassé — selon les historiens — 500.000 prolétaires regroupés dans les « Unionen » (3), il faut

(2) En tant que formes de médiation entre flux et reflux de la révolution, déjà battue pendant l'hiver 1918-19.

(3) AAUD - Allgemeine Arbeiter - Union Deutschlands (Union Ouvrière Générale d'Allemagne) sympathisant avec le KAPD - fondée en février 1920. Scission en octobre 1921 avec la fondation de la AAUE.

AAUE - Allgemeine Arbeiter - Union Einheitsorganisation (Union Ouvrière Générale Unitaire).

FAUD(S) - Freie Arbeiter - Union Deutschlands (Syndicalisten) (Union Ouvrière Libre d'Allemagne (Syndicalistes)) - reconstitution de la vieille confédération syndicaliste en 1919.

également introduire un autre facteur défavorable, avant d'achever l'étude du travail des « Linksradi-kalen »: la révolution russe.

Il s'agissait là d'une révolution ayant pour but capitaliste, le développement intensif d'une économie industrielle très jeune; car la classe bourgeoise n'avait pas la force et l'audace de la faire avancer (au milieu des problèmes posés par la guerre) et préférait maintenir des conditions propres à empêcher même le processus de reproduction de la force de travail ouvrière, précipitant ainsi la Russie dans une situation quasi pré-industrielle; dans cette révolution, la classe ouvrière fut la seule catégorie capitaliste à avoir une volonté historique suffisamment radicale pour faire sauter les dispositifs archaïques et ouvrir la voie à une accumulation capitaliste stable et moderne, sans classe bourgeoise au sens classique toutefois, et en cherchant à assurer par elle-même la gestion et la planification. (Par la suite, à cause de la guerre, du marché, de la structure économique russe et du retard politique de la bourgeoisie mondiale, cela ne fut réalisé qu'en passant d'une gestion ouvrière à une gestion despotique d'état, par le biais du capital anonyme; la mimique des hommes était changée, mais non leur soumission à la logique de la société capitaliste).

Comme toute rupture, la rupture russe a mis hommes et sentiments en mouvement: les soviets et les conseils, ainsi que les courants de la révolution (les bolcheviks de gauche, puis les anarchistes), furent compris comme l'expression d'une nouvelle créativité révolutionnaire; cependant, en raison de leurs limites historico-sociales (à en juger par la forme de représentation dominante choisie par ce mouvement, le parti bolchevique, ambigu même d'un point de vue capitaliste, Zinoviev ou Lénine!), ils ne réussirent pas — même en ce qui concerne la vision mondiale — à couper le noeud gordien de la politique: indépendance nationale, parlementarisme, politique de front, pour ne pas parler de tout le formalisme organisatif, comme le montre la critique de Gorter, même si — tout comme ses contemporains, — il se meut dans le monde des expressions, formations politiques, sans arriver à en critiquer le contenu réel.

La rupture russe fut donc un facteur d'élan révolutionnaire, mais son caractère gestionnaire et politique a immédiatement donné le ton à la révolution mondiale; la révolution allemande ne parvint pas à dépasser cela, et de plus, ce développement capitaliste en Russie suivit un cours parallèle à la récupération du mouvement ouvrier par le capitalisme en Allemagne. Cette récupération eut lieu grâce à l'autogestion ouvrière et à la démocratie; cette tentative audacieuse fut un échec comme on le vit par la suite, lorsque ce capitalisme dut centraliser toutes les forces pour résoudre les problèmes des années vingt et trente qui préparèrent la solution finale, à savoir, la seconde guerre mondiale.

Le recul historique qui nous sépare des événements allemands, en révèle toutes les limites; mais une étude approfondie de sources moins connues montrerait peut-être que l'atmosphère fut beaucoup plus radicale dans le mouvement spartakiste, dans l'ar-

FAU (Gelsenkirchen) - Freie Arbeiter - Union (Gelsenkirchner Richtung) (Union Ouvrière Libre (tendance de Gelsenkirchen)) - surgie en octobre 1920 après la scission dans la FAUD (S) - Membre du Profintern de Moscou.

mée rouge de la Ruhr, dans les bandes de Hoelz et à la Leuna-Werk que les programmes et les directives gestionnaires, dominant totalement la vie théorique et politique du mouvement révolutionnaire allemand (4), ne le laissent entendre.

La critique de Gorter

Déjà, avant la guerre de 1914-18, Hermann Gorter avait entrepris une critique radical-réformiste typique la gauche affiliée à la II^e Internationale, qui comprenait également Anton Pannekoek et Rosa Luxembourg. Cette gauche, tout en restant complètement à l'intérieur du formalisme de classe, du parlementarisme et de la vision « tradeunioniste-déléoniste », cherchait un expédient révolutionnaire subjectif et semblait l'avoir trouvé dans l'agressivité spontanée du prolétariat.

Pendant la guerre, cette tendance se rapprocha de la gauche russe et même si elles n'étaient pas tout à fait en accord, elles formèrent les courants de la gauche de Zimmerwald: défaitiste et antimilitariste plus que clairement révolutionnaire. Vers la fin de la guerre (1917-18), ces gauches allemande et hollandaise (divisées en Allemagne en « Bremerlinke », puis en Socialistes Internationalistes et Spartakistes) soutinrent les bolcheviks en tant que dirigeants d'une révolution qu'eux-mêmes considéraient comme anti-bourgeoise et prolétarienne — ce qu'elle fut, mais jamais dans le sens qu'ils espéraient.

C'est seulement avec les directives tactiques de la III^e Internationale et avec la politique extérieure de l'Etat soviétique qu'ils prendront conscience de la ligne socialdémocrate classique du parti bolchevique, sans toutefois en comprendre au fond le pourquoi. Il y eut l'attaque de Lénine contre l'extrémisme et les réponses de Pannekoek et de Gorter (5).

Au cours de ces polémiques et après les expériences allemandes, cette critique que l'on peut lire dans le texte de Gorter prend forme et on peut la résumer par les points suivants (tout en en donnant en même temps les limites):

1 - La révolution communiste a pour centre les pays de haut développement capitaliste, ou bien ceux de l'Europe occidentale et des états (orientaux) américains. Les leçons importantes sont par conséquent ici et non en Russie, la tactique internationale serait fixée par les communistes « occidentaux », c'est-à-dire: opposition au parlementarisme, aux chefs et à l'entrisme dans les syndicats. Ici, comme dans toute l'analyse des communistes allemands et hollandais, la fonction capitaliste de la social-démocratie n'était pas claire: on comprenait vaguement qu'elle jouait un jeu bourgeois, que le rôle du tribun parlementaire comme celui de la figure paternaliste du chef de la hiérarchie du parti et du syndicat n'avait rien de révolutionnaire. Mais l'antiformalisme ne se donna jamais une base théorique qui dépasse

(4) Dans « An Essay on Liberation » (1969), H. Marcuse croit qu'il y eut d'autres dimensions. Il renvoie le lecteur aux textes « Der Blau Reiter » de F. Marc (1914) et « Die Kunst und die Zeit » de R. Hausmann (1919) in « Manifeste 1905-33 » - Dresden 1958.

(5) Publiés dans l'anthologie « A. Pannekoek, H. Gorter Organisation und Taktik der proletarischen Revolution » Frankfurt a/M 1969, où H. M. Bock décrit dans l'introduction, l'histoire et les théories de la Gauche Hollandaise. En français, respectivement, dans Invariance Ière série n. 7 et aux Cahiers Spartacus.

les arguments à fond démocratique. On les trouve trop souvent dans la critique de la Gauche Communiste Allemande, comme on trouve également dans la conception du parti (KAPD) (6), une vision d'avant-garde, mêlée à des éléments illuministes qui évoquent les idées de Tasca et de Gramsci. Cette conception du KAPD et de Gorter se trouve par conséquent à l'intérieur de la tradition d'origine russe (bakounino-léniniste) concernant le parti, et dont les composantes dominaient la gauche communiste de cette époque, à savoir: démocratisme et centralisme « prolétarien » dans le K.A.P.D., didactisme et blanquisme (gauche du VKPD (7) et du PC d'Italie).

Face à l'influence de cette tradition liée historiquement aux traditions jacobine et maçonnique, il y eut la tradition travailliste — du type de la I^e Internationale — qui avait continué, bien qu'avec une portée théorique peu importante, dans le syndicalisme; elle ne vit surgir à la fin de la révolution allemande, qu'une Union Unitaire (AAUE), qui voulait l'usine comme base au lieu de la profession et qui soutenait, au niveau du programme, un ouvrierisme anti-parti.

2 - L'autonomie du prolétariat a été un point commun à la Gauche Allemande et à la Gauche Italienne, et a été confirmée par leur hostilité commune envers les « fronts ouvriers » et l'apologie de l'unité, même si la Gauche Italienne, historiquement en retard, voulait accepter un « front unique syndical ».

3 - L'opposition aux fronts, dans les pays à haut développement capitaliste est suivie dans les pays asiatiques, où la critique et la perspicacité de Gorter sont uniques pour son époque. Une expérience avait déjà eu lieu en Turquie, mais ce fut seulement après la défaite de la révolution chinoise qu'on commença, dans la III^e Internationale, à critiquer la soumission des communistes aux organisations national-bourgeoises.

Gorter comprenait également les raisons de cette politique extérieure bourgeoise menée par l'Etat soviétique et sa critique de la paix de Brest-Litovsk fut juste, bien qu'incomplète, car il ne connaissait pas l'opposition communiste à cette paix qui abandonna les mouvements prolétariens et/ou communistes, dans la Baltique, en Finlande et en Ukraine, à la répression allemande et bourgeoise locale, au nom d'une unité national-démocratique que les bolcheviks de droite considéraient comme prémisses historiques aux révolutions communistes.

4 - Gorter fut, de la même manière, parmi les premiers à comprendre la révolution russe comme révolution double, bien que restant prisonnier d'une logique gestionnaire et ouvriériste; il voyait comme mesures prolétariennes anticapitalistes, les mesures qui avaient au contraire pour fonction, une réorganisation et une centralisation de l'économie; le but

(6) KAPD - Kommunistische Arbeiter-Partei Deutschlands (Parti Communiste Ouvrier d'Allemagne) - fondé en avril 1920 - Pour la théorie du KAPD sur son rôle, cf. « Thèses sur le rôle du parti dans la révolution prolétarienne » in Invariance Ière série n. 8, 1969; en allemand, dans « Partei und Klasse 1921 » Kommunismen 1972.

(7) VKPD - Vereinigte Kommunistische Partei Deutschlands (Parti Communiste Unifié d'Allemagne) - fondé en décembre 1920 par l'intermédiaire de l'unification du Parti Communiste d'Allemagne (sous la direction de Levi) avec la gauche du Parti Indépendant. - Section de l'Internationale Communiste.

immédiat étant d'assurer la reproduction de la force de travail ouvrière (cf. le « collectivisme de la misère » de Gramsci en 1917!).

Le facteur principal pour une domination bourgeoise sur les éléments prolétariens de la révolution serait, d'après Gorter, les paysans. Il ne comprit pas le rôle du capital agraire comme base d'un programme d'industrialisation; il crut, en revanche, que les revendications pour la terre avancées par les paysans, auraient affaibli le prolétariat, c'est-à-dire, l'industrie des villes, en déplaçant le poids économique-politique à la campagne. Une telle façon de poser la question ne voyait pas que le développement russe suivait la logique d'un capital désormais anonyme.

La problématique importante des vieilles communautés de campagne (8) était inconnue à Gorter; elle aurait amené — en même temps qu'une analyse qui aurait été fondée sur une révolution internationale et sur une vision d'opposition à l'industrialisation de la Russie — tout le discours de la gauche allemande et russe sous une autre lumière.

Par suite de cela, de nombreux problèmes sont mal posés. Gorter fait une appréciation erronée du rôle des bolcheviks, puisqu'il considère que c'est eux qui avaient l'initiative révolutionnaire en octobre 1917 (9). Le grand changement en Russie survient, d'après Gorter, en 1921, quand la domination paysanne et bourgeoise est devenue totale avec la NEP et avec Kronstadt, révolte que Gorter considérait comme l'expression explosive de la dualité de la Russie révolutionnaire.

Après cette critique, Gorter peut conclure que la Russie, la III^e Internationale, la social-démocratie et les mouvements démocratiques d'Asie sont à considérer comme des ennemis de la révolution.

Trois points plus généraux du discours de Gorter sont à souligner:

— Sa foi en une révolution toujours possible pendant une crise mortelle pour le capitalisme (en admettant en même temps que le monde entier constitue un ennemi pour la révolution, le prolétariat y compris, comme nous le verrons...)

— Son formalisme organisatif, conseiller et gestionnaire, qui l'amena à la formation de l'Internationale Communiste Ouvrière, et qu'il n'osa pourtant pas appeler « parti historique » comme le fera plus tard le bordighisme de gauche, à l'occasion de la création volontariste d'une autre Internationale, le Parti Communiste Internationaliste. Même si Gorter a souligné l'importance de la critique et de la préparation théoriques des trois KAP de son Internationale (de Essen, de Hollande et de Bulgarie, tendance de Sofia), une des raisons importantes de la scission

(8) Cf. K. Marx à V. Zasulitch, troisième ébauche, février-mars 1881; question reprise et développée plus tard par J. Camatte dans l'introduction à une édition française des textes d'Amadeo Bordiga sur la question russe (cf. Invariance II^{ème} série, n. 4).

(9) Cf. « I bolscevichi e la rivoluzione d'ottobre. Verbali delle sedute del Comitato centrale del Partito operaio socialdemocratico russo (bolsevico) - août 1917 à février 1918 » Ed. Riuniti 1962. D'après le compte-rendu de Skripnik (p. 211), il est évident que les bolcheviks ont agi sous la pression d'une initiative révolutionnaire des ouvriers anarchistes de Pétrograd: la « direction » bolchevique du mouvement russe doit être considérée comme un compromis historique entre révolution capitaliste bourgeoise et révolution capitaliste autogestionnaire, dont le caractère prolétarien a dominé dans les toutes premières années (cf. les textes d'Anweiler, Brinton, etc.).

du KAPD (10), fut justement la création de cette Internationale comme celle de la révolution future.

— Enfin, son acceptation totale (encore vive aujourd'hui dans les discussions entre les idéologies de l'ultra-gauche) de la contradiction fictive entre gestion conseiller et gestion d'Etat et de parti.

Le spectre du prolétariat

Un spectre erre dans l'histoire des révolutions: c'est le spectre du prolétariat; tout d'abord attendu comme le Messie qui viendrait enfin récompenser les sacrifices offerts au capitalisme progressiste, unifificateur, centralisateur et industrialisateur; on le voit ensuite, au contraire, apparaître en costume social-démocrate, participant aux guerres impérialistes et aux élections parlementaires, vivant et acceptant le rythme de la société du capital: production et consommation pour la reproduction de la force de travail pour une nouvelle production... demandant de temps en temps des augmentations de sa part de la valeur produite, plate-forme quantitative à potentialité qualitative révolutionnaire, grâce au saut de la gymnastique de classe...

Le prolétariat mondial est pour Gorter « hostile au communisme »; toutefois, prisonnier d'une logique autogestionnaire et productiviste, il attend du même prolétariat la libération humaine, effectuée par la lutte de classes dont il est le premier à reconnaître les limites revendicatives et réformistes. Qui changera cette contradiction? L'histoire! Grand a priori passe-partout de l'ultra-gauche. C'est ainsi que Gorter s'explique tous les lieux communs marxistes: en 1848 « une révolution prolétarienne » n'était pas possible, mais maintenant! on attend la conscience-Godot (11).

Le gestionnaire « unitaire » allemand Otto Rühle (12), en critiquant la vie quotidienne des familles et des quartiers ouvriers, fut le seul à sentir que la critique devait aller bien au-delà de la politique, comme on le verra après une pause de trente ans dans un autre courant conseiller de dimensions bien plus importantes, le courant situationniste. Mais Otto Rühle, quant à lui, en arriva à faire l'apologie de l'encadrement « extra-bourgeois » donné aux prolétaires par l'appareil productif capitaliste.

En fait, jusqu'à ce qu'on en arrive à concevoir la classe ouvrière comme partie intégrée et intégrante

(10) Entre la tendance dite d'Essen et celle dite de Berlin.

(11) La question de la conscience n'est pas traitée dans ce texte de Gorter. Elle l'était en revanche dans la réponse de Pannekoek à Lénine « Révolution mondiale et tactique communiste » et de manière plus approfondie dans le texte de G. Lukacs « Histoire et conscience de classe » (1923), conception attaquée récemment par J. Baudrillard dans « Le miroir de la production » Casterman 1973 pp. 135-36, théoricien d'un « structuralisme de gauche » qui critique « la rationalité eschatologique » qui se trouverait dans tout le marxisme, coupable d'avoir fondé une notion d'histoire et de succession de modes de production sur lesquels on a érigé une nouvelle téléologie d'« autovérifications circulaires ».

(12) Dans « Von die bürgerlichen zur proletarischen Revolution » 1924, O. Rühle - bien que gestionnaire encore plus limité que Gorter dans sa vision du contenu du socialisme - comprit le premier la victoire de la contre-révolution: « La révolution est perdue dès maintenant pour le prolétariat allemand ». Même Rühle soutint que, le prolétariat dans sa majorité a été l'« ennemi », le « saboteur » et le « traître » s'opposant à « la libération et à la révolte de sa propre classe »; il posa toutefois la révolution en termes de conseils ouvriers et jamais en termes d'autonégation du prolétariat.

du processus de reproduction de la société capitaliste et qu'on en vienne à poser la révolution en termes qui échappent à la division en classes, la perspective suivra toujours le jeu des développements et des mutations de la société capitaliste, sans rien caractériser d'autre que les contradictions de classe comme les éléments du mouvement même du capitalisme, de la dialectique du processus des métamorphoses perpétuelles de la société capitaliste.

La critique révolutionnaire, se détachant de cette rationalité dialectique formelle (classe/capital — lutte de classe/conscience — crises/révolution) qui fait de la pensée radicale une source d'innovation originale pour l'autocritique du capital, saisira sa science comme facteur de la reproduction sociale et cherchera à reposer la révolution dans les termes du Marx de 1844, du communisme comme « la solution véritable du conflit entre existence et essence, entre objectivation et autoaffirmation, entre liberté et nécessité, entre individu et espèce ».

Une telle critique — abandonnant le plan de la négativité et entreprenant immédiatement de repenser de manière positive et active la révolution, et par conséquent nous-mêmes — devra dépasser la séparation entre rationalité et affectivité. De plus, unifiant art et science, cette critique devra nier la société du capital en participant de façon créative à cette rupture finale avec le vieux monde, rupture qui pourra engendrer une vie humaine et véritablement communautaire.

C'est sur cela que se fonderait aujourd'hui une vision révolutionnaire; elle ne reconnaîtrait pas la critique du passé comme sa base immédiate. Toutefois, ce dépassement de la critique négative avancée par le vieux marxisme de gauche, oblige à fixer la portée et les limites de l'archéologie du communisme, problème qu'il faudrait reprendre une autre fois.

Carsten JUHL
Copenhague - Octobre 1973

(Traduit de l'italien)

L'INTERNATIONALE OUVRIERE COMMUNISTE

(H. Gorter)

(1923)

Notre objectif en fondant la KAI, dont le programme contient les conditions de la victoire du prolétariat, est de situer en pleine clarté le combat révolutionnaire du prolétariat, qui, au travers des révolutions russe et allemande, apparaît sous un éclairage tout à fait nouveau, complètement différent de ce qu'il était jusqu'à présent.

La meilleure illustration que nous puissions faire de ceci est de montrer sous cet éclairage les forces de nos adversaires, les adversaires de la révolution et celles du prolétariat lui-même.

C'est de cette opposition que surgira la vérité du programme et donc également la nécessité de la K.A.I. (Internationale Ouvrière Communiste).

I

LES ENNEMIS DE LA REVOLUTION MONDIALE

LA RUSSIE

Les véritables pays de la révolution prolétarienne sont l'Angleterre, l'Allemagne et une partie de l'Est des Etats-Unis.

Ces pays sont vraiment prolétariens. Mais, comme auparavant lors de la Commune de Paris, l'histoire a fait de nouveau éclater la révolution dans un autre pays: la Russie.

Et de même qu'autrefois en France, la révolution est devenue en Russie une démonstration de ce qu'elle ne doit pas être dans les pays *prolétariens*. Par certains traits peu nombreux mais de la plus haute importance, elle a été (tout à fait comme la Commune) un exemple pour la révolution prolétarienne en Angleterre, en Allemagne, aux Etats-Unis (et dans les autres pays qui feront la révolution à la suite de ceux-ci); mais pour la majeure partie de ses traits, elle n'a été qu'une révolution démocratique-bourgeoise, c'est-à-dire uniquement capitaliste.

La révolution russe est devenue justement grâce à ce *caractère double* — révolution en partie prolétarienne, en partie démocratique-capitaliste — une nouvelle et formidable source de lumière pour le prolétariat mondial. Pour autant qu'elle était prolétarienne, elle montre en partie au prolétariat mondial les chemins de la victoire. Pour autant qu'elle était démocratique-capitaliste, elle lui désigne en partie de nouveaux adversaires gigantesques. Car une partie considérable du monde est dans la situation de la Russie. Dans cette partie considérable du monde, c'est-à-dire dans presque toute l'Asie, sans parler de l'Amérique du Sud, de parties de l'Amérique centrale et du Nord, de l'Afrique, vit un prolétariat qui croît au milieu des paysans. La révolution menace en maints endroits. Ouvriers et paysans prendront part à cette révolution.

La révolution russe qui est située au centre, du point de vue géographique également entre l'Amérique orientale, l'Europe occidentale et centrale d'une part et l'Asie d'autre part, répand sa lumière des deux cotés à la fois. A l'ouest, elle indique au prolétariat, pour une faible part mais une part de la plus

haute importance, comment la révolution prolétarienne doit être faite. A l'est, elle montre aux peuples agraires montants, qui se libèrent et veulent parvenir au capitalisme, comment ils peuvent le faire avec l'aide et les illusions des ouvriers, comment ils peuvent exécuter leur révolution capitaliste-bourgeoise ou paysanne avec l'aide et les illusions de leur prolétariat (1).

Pour la clarté du combat et des conditions de victoire de la K.A.I., nous devons toujours partir de la révolution russe en raison de cette double lumière qu'elle répand sur la révolution mondiale.

Nous commencerons par la clarification de ce caractère double de la révolution russe, et ce, maintenant, dans le détail. Nous l'avons déjà fait auparavant, mais en général. Nous en déduirons ensuite la force de nos nouveaux adversaires en Russie, en Asie etc. pour mettre en lumière les liens qui unissent ce capitalisme montant en Russie, en Asie etc... avec le capitalisme décadent d'Europe qui lutte pour sa survie, afin de démontrer par là la justesse des principes de la K.A.I.

Lorsqu'un ouvrier réfléchit sur la Russie et sa révolution, il doit toujours avoir en mémoire cette seule phrase: la population russe compte 8% de prolétaires industriels et 80% de paysans. Les prolétaires veulent le communisme, les paysans le partage du sol et la possession privée. Les prolétaires veulent une révolution communiste, les paysans une révolution bourgeoise. Puisque les paysans constituent 80% de la population et que les prolétaires n'en constituent que 8%, la révolution fut à prédominance bourgeoise.

Les prolétaires, en tant que classe de loin la plus décidée et la plus radicale, et, parmi les prolétaires, les bolchéviks, en tant qu'organisation la plus consciente et la plus décidée, dirigèrent la révolution et la menèrent jusqu'à la victoire. Les paysans ne se soumièrent à la direction du prolétariat qu'à la condition qu'ils deviendraient tous des possesseurs privés c'est-à-dire que la révolution aurait en majeure partie un caractère bourgeois. De leur côté les prolétaires ne pouvaient pas, s'ils voulaient mener à bien une révolution communiste partielle, s'opposer à cette condition. Car sans l'appui des paysans ils ne pouvaient pas faire de révolution du tout.

Nous sommes les adversaires les plus acharnés — et les K.A.P. de tous les pays l'ont toujours été — *de la conception des menchéviks, des kautskistes, des indépendants, des pacifistes etc... selon laquelle les Russes auraient dû s'arrêter à la révolution bourgeoise.* Cette conception n'est pas seulement une absurdité de poltrons, car elle aurait signifié la victoire de la réaction et le retour à la monarchie, mais le fait principal est qu'elle s'oppose à ce qu'un prolétariat qui voit le chemin menant à la révolution mondiale et à la victoire ait le devoir et le droit d'emprunter ce chemin. Or la révolution allemande et mondiale n'était et n'est possible qu'à cette condition.

C'est pourquoi l'erreur des bolchéviks ne se trouve pas dans les mesures démocratiques-bourgeoises qu'ils furent forcés de prendre sous la pression des

(1) Singulière fonction de Lénine et de ses camarades. D'un côté ils indiquent la voie du communisme au prolétariat mondial. De l'autre, ils participent à la mise en route du capital mondial en Russie et en Asie (sans parler du reste du monde à prédominance agraire). Pour notre part, nous nous en tiendrons toujours plus volontiers au véritable communisme des ouvriers anglais, allemands et américains.

paysans. Elle se trouve dans le programme et dans l'action qu'ils dictent au prolétariat européen et américain, et par lesquels ils essayent d'enterrer le chemin qui mène à la révolution prolétarienne mondiale et de rendre possible la reconstruction du capitalisme mondial. Par là, ils ont montré et démontré que leur but n'est pas le communisme russe mais la construction d'une république démocratique-bourgeoise russe. Par là, ils ont montré et démontré qu'ils suivent les paysans et qu'ils placent la révolution paysanne-capitaliste au-dessus de la révolution prolétarienne. Par là, ils ont montré et démontré qu'ils n'appartiennent plus au prolétariat mais à la démocratie bourgeoise-capitaliste russe.

Afin que les travailleurs comprennent ces vérités qu'on leur a gardé cachées, nous allons montrer maintenant dans le détail lesquelles des mesures prises par les bolchéviks ont un caractère prolétarien et lesquelles ont un caractère démocratique-bourgeois. Il est suffisamment connu qu'il faut distinguer en gros deux volets parmi les mesures prises par les bolchéviks: celles qui vont d'Octobre 1917 à Février 1921 (révolte à Cronstadt et à St Petersburg) et celles du soi-disant cours nouveau après Février 1921. Nous verrons que les mesures des deux volets ont pour une grande part un caractère bourgeois.

Voyons donc d'abord les mesures de la première période.

Les principaux repères de la politique économique étaient alors: la nationalisation de l'industrie, du commerce et des transports, le monopole d'Etat sur les produits alimentaires et les matières premières les plus importants, le devoir de travailler, la réglementation d'Etat de l'organisation coopérative, l'approvisionnement gratuit des ouvriers, des employés et des citoyens en vivres et objets courants, le principe de la gratuité des prestations de l'Etat. Toutes ces mesures étaient purement prolétariennes-communistes.

Prolétarienne-communiste était aussi la fondation des soviets ouvriers.

Mais la création des soviets paysans était bourgeoisie-capitaliste. Car il était certain que les paysans luttaient pour la possession privée et contre le communisme.

Une révolution prolétarienne véritable comme en Allemagne ou en Angleterre ne donnera jamais de droits politiques aux paysans avant qu'ils n'aient montré être vraiment communistes.

Le partage de la grande propriété et la terre en général était bourgeois. Et en effet le partage transformait les paysans, c'est-à-dire presque toute la population de Russie, en ennemis du communisme. Et pas seulement les paysans riches et moyens, mais aussi les paysans petits, minuscules et jusqu'alors sans-terre.

Du fait de cette prise de possession, toute la masse énormément grossie de la paysannerie devint en bloc l'ennemie de toute collectivisation socialiste de l'agriculture.

Une révolution véritablement prolétarienne n'ira jamais jusqu'à une telle division du sol. Au contraire elle fera passer toute grande propriété foncière dans le domaine de l'économie communiste.

Cette prise de possession rendit le gouffre qui sépare le prolétariat industriel des villes et le reste de la population impossible à combler. Ceci est démontré par le boycott des villes par les paysans et par leur refus de livrer des vivres aux prolétaires. Depuis le début, le gouffre ne pouvait être comblé qu'avec

des moyens capitalistes, c'est-à-dire avec des concessions aux paysans animés de sentiments capitalistes. Depuis le début les bolchéviks à cause du Partage du Sol étaient condamnés au capitalisme si la révolution mondiale ne venait pas à leur secours. L'évolution d'après Cronstadt l'a montré.

Le mot d'ordre du droit des nations à disposer d'elles-mêmes, que les bolchéviks proclamèrent et par lequel ils provoquèrent le détachement de la Finlande, des pays baltes, de la Pologne, de l'Ukraine et du Caucase de la Russie et par là la chute de la révolution prolétarienne dans la plupart de ces pays, était bourgeois-capitaliste. Car ou bien ils lancèrent ce mot d'ordre en raison du sentiment de leur faiblesse, par peur que, s'ils ne donnaient pas la liberté à ces Etats, le tsarisme n'eut pas été complètement détruit, ou bien, et c'est ce qui nous paraît maintenant le plus vraisemblable, ils désiraient déjà réaliser alors l'Etat national-russe. Les deux motifs: le doute en la force communiste et le nationalisme étaient de toutes façons inspirés par la paysannerie.

L'enrôlement du prolétariat dans l'armée rouge fut une mesure prolétarienne-communiste.

Mais l'admission des paysans dans l'armée fut une mesure bourgeoise-capitaliste. Car les paysans montreront (et montrent) qu'ils sont des ennemis du communisme non seulement sur le plan économique mais aussi du point de vue militaire.

Sans doute les paysans combattront aussi la contre-révolution tant que leur possession privée du sol sera menacée par la contre-révolution. Et les paysans l'on fait contre Youdénitch, Koltschak, Wrangel etc. Sans doute les bolchéviks pourront maintenir l'union des paysans et des prolétaires dans l'armée grâce à une meilleure nourriture, un meilleur habillement etc. Mais combattront-ils encore pour les bolchéviks une fois que leur possession privée sera assurée et que la contre-révolution des gros propriétaires fonciers ne sera plus à craindre? Non, cela les paysans ne le feront sûrement pas.

A cet égard, la campagne de Pologne des bolchéviks en 1920 a posé une très intéressante question. Pourquoi l'armée russe a-t-elle brusquement commencé à battre en retraite? Lorsqu'en tant que représentant du K.A.P.D., l'auteur de ces lignes posa cette question à Moscou, à la session de l'Exécutif de la troisième Internationale en Novembre 1920, Trotski et Karski ne donnèrent aucune réponse claire. Il en résulta de la confusion. L'un disait que la faute revenait aux services civils, l'autre au commandement militaire. Nous pensons maintenant que l'on ne voulait pas nous donner la vraie réponse et que la vraie réponse était que les paysans russes ne *voulaient* pas aller plus avant dans l'*assaut* au capitalisme européen.

C'est ainsi que, dès que leur propriété sera aussi assurée vis-à-vis de l'étranger, les masses paysannes russes ne voudront plus de guerre contre le capitalisme européen. Et les paysans sont la majorité dans l'armée russe. On ne peut plus compter sur leur aide pour une révolution en Europe.

Jamais une révolution véritablement prolétarienne n'enrôlera les paysans dans l'armée, car les armées doivent être absolument communistes. Bourgeoise, c'est-à-dire capitaliste-démocratique, fut également la paix de Brest-Litowsk. Une révolution véritablement prolétarienne serait restée hostile à toutes les puissances capitalistes et aurait attendu et favorisé le soulèvement des forces prolétariennes.

Que l'on donnât le droit de vote aux ouvriers, fut prolétarien-communiste. Qu'on le donnât aux paysans et à d'autres travailleurs capitalistes fut bourgeois. Une révolution prolétarienne-communiste en Allemagne et en Angleterre ne donnera pas le droit de vote à ces éléments avant qu'ils n'aient donné acte qu'ils sont communistes.

Bourgeoise-capitaliste fut également la répression de l'indépendance et de l'autonomie d'action du prolétariat. Les ouvriers et leurs organisations ne reçurent pas la direction et le contrôle de l'industrie, des transports et du commerce.

Bourgeois-capitalistes furent aussi le bureaucratisme et le despotisme des chefs.

Bourgeoise-capitaliste fut aussi la corruption.

Mais, en liaison avec les trois derniers points, ce qui fut surtout bourgeois-capitaliste, et ce au plus haut degré et depuis le début, ce fut la *dictature de parti* des bolchéviks, au moyen de laquelle ils voulaient conduire la révolution à la victoire et fonder le communisme. C'est dans cette dictature de parti ou — car la dictature de parti se transforme nécessairement en cela — dans cette dictature des chefs, que se trouve la substance de la révolution *bourgeoise capitaliste*, que se trouve la plus grande preuve que la révolution russe fut une révolution pour la majeure partie bourgeoise-capitaliste et non pas communiste. Tout d'abord au travers de son origine.

La dictature de parti était bourgeoise-capitaliste dans son origine, car elle résultait de la force de la paysannerie, de la classe non-prolétarienne. Une dictature de parti pouvait dompter et diriger la classe paysanne en Russie. Une dictature *prolétarienne* de classe ne le pouvait pas? Car une dictature de la classe prolétarienne tendra toujours au communisme pur. S'il a le pouvoir, le pouvoir de gouvernement, le prolétariat ne se satisfera pas de moins. Mais la force excessive, le nombre des paysans empêchaient la réalisation du communisme pur. Donc le prolétariat en tant que classe ne pouvait exercer la dictature. Seul un parti pouvait le faire! Le parti bolchévik! Et pour quelle raison? Pour la raison qu'il n'introduisait justement *pas* le communisme pur, mais qu'il faisait des concessions aux paysans, à la propriété privée, au capital. Cela, une classe prolétarienne ne peut jamais le faire. Elle ne peut faire de grandes concessions. Elle exige tout pour elle. Son mot d'ordre est et restera toujours: « Nous ne sommes rien, soyons *tout* ».

Le parti bolchévik obtint donc la dictature de par la force et la puissance des paysans et cette dictature de parti fut, de par la puissance des paysans, nécessairement, pour une partie, pour la majeure partie, capitaliste.

Il dominait le prolétariat; il n'était pas le représentant du prolétariat mais son despote. Certes le seul possible et dans les conditions données peut-être le meilleur, mais pourtant son despote. Il dicta au prolétariat les concessions qu'il devait faire et les avantages que la paysannerie devait obtenir. Il ne pouvait pas en être autrement dans un pays avec une telle prédominance agraire.

La dictature des bolchéviks était nécessairement bourgeoise-capitaliste puisqu'elle trouvait son origine dans la puissance des paysans. Mais elle l'était aussi dans son activité, dans son but. Nous sommes fiers que Rosa Luxemboug ait pu, par delà la tombe, décrire aussi complètement que nous l'essence de la dictature de parti et son influence sur la révolution. Elle dit: « Quelques douzaines de chefs de parti, animés d'une énergie inépuisable et d'un idéalisme sans

bornes, dirigeant et gouvernement; le pouvoir réel se trouve aux mains d'une douzaine d'entre eux doués d'une intelligence éminente; et l'élite ouvrière est invitée de temps en temps à assister à des réunions pour applaudir aux discours des dirigeants et voter à l'unanimité les résolutions proposées; au fond donc, un gouvernement de coterie - une dictature certes, pas la dictature du prolétariat mais la dictature d'une poignée de politiciens, *c'est-à-dire une dictature dans le sens bourgeois...* »

« Parfaitement: dictature!... Mais cette dictature doit être l'oeuvre de la *classe* et non pas d'une minorité qui dirige au nom de la classe, c'est-à-dire qu'elle doit être l'émanation fidèle et progressive de la participation active des masses, elle doit subir constamment leur influence directe, être soumise au contrôle de l'opinion publique dans son ensemble, émaner de l'éducation politique croissante des masses populaires. »

K.A.P. et K.A.I. font leurs ces paroles — A la condition de lire constamment prolétariat à la place de l'opinion publique dans son ensemble, de masse et de peuple — Cependant Rosa Luxembourg n'a pas compris que tout cela ne pouvait s'appliquer en Russie, qu'aucune dictature de classe n'était possible là-bas, pour la bonne raison que le prolétariat était trop faible, et la paysannerie trop puissante.

Et de même elle n'a pas vu — parce qu'elle mourut trop tôt — que les bolchéviks n'ont pas seulement fondé leur dictature de parti sur la puissance des paysans mais qu'ils ont utilisé et devaient utiliser aussi la puissance des paysans pour la révolution bourgeoise en Russie. Et en effet ils ont utilisé de plus en plus leur dictature de parti pour les paysans, c'est-à-dire pour la propriété privée capitaliste et contre les prolétaires, c'est-à-dire contre le communisme. Etant donné les rapports de production et de classe en Russie, la révolution devait être en grande partie bourgeoise. De par les rapports de production et de classe les bolchéviks obtinrent la direction. Cette direction ne pouvait pas être, de par les rapports de production et de classe, une dictature de classe mais devait être une dictature de parti. Et c'est justement de par ces rapports que cette dictature de parti devait devenir une dictature bourgeoise-capitaliste.

La dictature de parti est l'indice typique d'une révolution bourgeoise, d'une révolution à l'intérieur de la société, dont le fondement est la propriété privée, d'une révolution par laquelle une classe chasse l'autre tout en demeurant elle-même sur le terrain de la propriété privée. La nouvelle classe montante utilise et trompe toujours les classes qu'elle domine. Une révolution bourgeoise est toujours une révolution de la minorité contre la majorité.

La révolution prolétarienne, qui doit être véritablement une révolution communiste, ne peut être qu'une révolution de la majorité contre la minorité. Elle ne peut donc avoir lieu que dans un pays véritablement prolétarien ou du moins en partit. Mais lorsque cette révolution procède de la majorité, ou du moins représente les intérêts de cette majorité, alors aucune dictature de parti, aucune utilisation et tromperie des masses par le parti et sa dictature n'est utile, — alors la dictature de classe est nécessaire. Qu'en Russie existât une dictature de parti, était l'indice le plus sûr que la révolution était bourgeoise-capitaliste. Nous démontrerons plus loin que, pour d'autres causes plus importantes encore, la dic-

tature de classe est la seule dictature possible pour le prolétariat.

Nous négligeons pour le moment le fait que dans cette première période également les bolchéviks ont montré leur caractère démocratique-bourgeois, c'est-à-dire capitaliste, par leur influence sur le prolétariat d'autres pays, et en particulier sur la troisième Internationale. Nous différons cette question après l'étude de la deuxième période. *Nous établissons donc ici, que, même dans leur premier stade révolutionnaire, soi-disant communiste, les bolchéviks ont démontré leur caractère capitaliste par la création des soviets paysans, par le partage de la terre, par le mot d'ordre du droit des nations à disposer d'elles-mêmes, par la paix de Brest-Litovsk, par l'enrôlement des paysans dans l'armée, par le droit de vote donné aux paysans et finalement par la dictature de parti.* Maintenant nous allons traiter de la deuxième période, après Février 1921.

La république des soviets russe avait donc si bien fondé le communisme et les paysans leur république démocratique-capitaliste, les deux classes, le prolétariat et la paysannerie, avaient si bien accompli leur devoir historique, toutes deux sous la direction du parti bolchévik, qu'en Février 1921 éclatait la *révolte dans la citadelle de Cronstadt*, sur les navires de guerre et à Petersbourg. Et le communisme s'écroula au moindre souffle. Son fondement disparut en un instant. On doit remarquer que ce soulèvement était très faible par rapport à cet empire gigantesque. On doit également remarquer que les paysans n'étaient ni organisés en classe ni ne le sont. Mais une petite action d'un groupe de paysans — on dit que les équipages des navires de guerre étaient pour la plupart formés de fils de paysans — fut suffisante. Le parti bolchévik représentait essentiellement les innombrables millions de ceux qui voulaient posséder la terre, et dès qu'un petit groupe de ces millions de gens démontrait vouloir encore quelque chose de plus que la terre, le parti céda aussitôt, et le prolétariat, d'où était sorti le parti, en eut fini avec le communisme. Le prolétariat fut mis au service de la paysannerie; pour cette classe, pour l'aider à s'élever, il dut depuis lors bosser sous le commandement de son propre parti qui était désormais et devenait de plus en plus le représentant de la paysannerie et de son capitalisme, et non plus celui du prolétariat et de son communisme.

Nous allons maintenant citer les changements les plus importants, sans nous préoccuper d'un ordre chronologique qui n'a pas d'intérêt ici puisque nous voulons seulement mettre en lumière le passage au capitalisme. Que le lecteur songe que derrière tous ces changements se dissimule la paysannerie; elle ne s'agitait pourtant pas beaucoup en tant que masse, elle n'était pas même organisée, elle n'intervenait que localement, mais, grâce à son nombre considérable et à ses masses confuses, elle transforma, à l'instar d'une force élémentaire, en son instrument l'ensemble du parti bolchévik et elle le força — des hommes comme Lénine! — à s'élever contre la classe hostile à la paysannerie et d'où le parti des bolchéviks était issu.

Nous pouvons rapporter ici des exemples tirés des révolutions de la bourgeoisie, où la représentation d'une classe fut forcée, par la force d'autres classes, de s'élever contre elle-même. Mais dans ces cas, les deux ou plusieurs classes se trouvaient toujours sur le terrain du même principe, par exemple propriétaires fonciers et industriels ou financiers. Et une telle

lutte était donc toujours assez réduite. En revanche ici, en Russie, les représentants d'un monde complètement nouveau, le monde communiste, se dressaient contre les fondateurs du vieux monde capitaliste et ils agirent pourtant, contre leur propre classe, en faisant ce que leurs ennemis voulaient. Et ce que ceux-ci voulaient, c'était précisément l'établissement du capitalisme.

Au moindre souffle tout ce qui était communiste disparut. L'industrie fut dénationalisée (d'abord en partie); le monopole d'Etat absolu sur les plus importants produits alimentaires et matières premières fut levé; la réglementation d'Etat sur l'organisation coopérative fut supprimée; le commerce libre (d'abord à l'intérieur) fut à nouveau introduit; le principe de la gratuité des prestations de l'Etat disparut; le principe de l'approvisionnement gratuit des ouvriers, des employés etc... fut supprimé, le système salarié réintroduit.

Et tandis que le communisme disparaissait tel un spectre dans les coulisses, le capitalisme de plus en plus puissant investissait le devant de la scène. Rappelons ses principales réalisations. Mais maintenant dans le détail, afin que les prolétaires voient comment le capitalisme est bâti par les communistes dans un Etat paysan. Afin que les ouvriers de l'Europe de l'Ouest ne se laissent plus duper plus longtemps, mais qu'ils voient qu'ils sont les seuls à pouvoir être utiles et à devoir instaurer le communisme et non pas les ouvriers des Etats paysans.

La propriété capitaliste rentre en scène! Et comment? Nous empruntons ce qui suit au *Décret de la République soviétique russe*, qui, daté du 27 Mai 1921, fut publié dans les *Isvestia* du 18 Juin et parut dans le journal français, le « Journal des Débats », dans une traduction française de la main d'un des délégués russes au Congrès de La Haye.

Ce décret détermine en particulier que le droit d'exercer une profession industrielle et commerciale est conféré à tous les citoyens. Ce droit englobe et se fonde sur:

I - Le droit de propriété sur les immeubles, y compris le droit de vente de ces immeubles et le droit de cession du bail sur le sol où se situent ces immeubles.

II - Le droit de conclure des contrats avec les autorités locales pour construire sur le sol des villes et de la campagne avec droit de propriété de 49 ans.

III - Le droit de propriété sur les meubles, à savoir sur les usines et les ateliers, les entreprises industrielles et commerciales, les instruments et moyens de production, les produits agricoles et industriels, les capitaux financiers.

IV - Le droit de prendre des hypothèques sur les dites propriétés ou de prêter de l'argent.

V - Le droit aux inventions, droits d'auteur, marques de fabrique etc...

VI - Le droit de succession testamentaire ou légale pour les époux et leurs enfants pour une valeur totale inférieure à dix mille roubles-or.

Puis toutes sortes de droits sur les contrats bilatéraux etc... etc...

La propriété privée capitaliste du sol a fait évidemment sa réapparition. Le projet de loi du 15 Mai établit il est vrai que tout le sol appartient à la République. Sous ce manteau socialiste d'Etat, la loi garantit positivement la possession pleine et entière aux paysans. Car la loi établit qu'un paysan ne peut perdre le droit d'utilisation du sol que sous trois con-

ditions: 1) s'il cesse de lui-même l'exploitation 2) pour raisons criminelles 3) si l'Etat exproprie le sol etc... Il existe encore quelques limitations partiellement sévères en ce qui concerne l'acquisition personnelle, mais pour l'essentiel la République soviétique en est revenue à la politique de Stolypine ministre sous le dernier Tsar.

On trouve encore dans la loi deux précisions importantes. La première donne le droit aux paysans d'affermier leur sol pour un an (exceptionnellement deux ans). La seconde, plus importante encore, supprime l'interdiction de louer des ouvriers. Cette location n'est admise qu'à la condition que tous les membres de la famille paysanne capables de travailler travaillent.

L'application de la loi en ce qui concerne le fermage et l'utilisation d'ouvriers est abandonnée aux municipalités paysannes. Cela signifie: l'Etat soviétique donne toute liberté aux paysans sur ces points importants entre tous. L'agriculture se transforme progressivement de cette façon (cela ne va pas naturellement très vite étant donné la situation de la Russie, mais pourtant beaucoup plus vite qu'on le pense, lors de bonnes récoltes) jusqu'à devenir le fondement d'un Etat capitaliste. Des fermiers et des propriétaires fonciers apparaissent, un prolétariat agricole se forme. Il se crée un marché intérieur base de la grande industrie ainsi qu'un réservoir de forces de travail sans possession où l'industrie, le commerce, le capitalisme peuvent puiser. Bref, la Russie prend le chemin que tous les pays capitalistes ont pris, à partir de la paysannerie (si la révolution européenne ne vient pas rapidement à son secours), mais dans ce cas précis sous la direction de communistes illustres et d'un petit parti bureaucratique, autrefois communiste.

Le prolétariat est devenu, même dans les pays paysans, un facteur si important, son développement s'est tellement étendu qu'il prend à son compte et facilite lui-même, ou plutôt sa direction, son parti, l'établissement du capitalisme (là où il est faible). Contre lui-même.

Au début de 1918 le parti bolchévik, alors encore communiste, cherchait à s'appuyer sur les paysans sans-terre, sur la pauvreté au village. Aujourd'hui il soutient les paysans possédants, il fait naître des fermiers et des ouvriers sans possession, bref, il fait le capitalisme.

L'industrie est passée de la possession absolue, de la réglementation et du contrôle de l'Etat communiste dans une autre situation. La petite industrie est déjà devenue complètement libre. La grande industrie l'est devenue en partie, et de plus certaines des branches les plus importantes sont passées à des trusts coopérant avec l'Etat, les soi-disant entreprises mixtes, où les ouvriers, comme partout, travaillent contre salaire.

Ces entreprises ont déjà une autonomie considérable, même vis-à-vis de l'Etat, en particulier dans le commerce. Il est évident que leurs directions et même les représentants du gouvernement cherchent à faire parvenir leurs activités à une plus grande prospérité. La concurrence naît vis-à-vis des autres exploitations et de l'Etat. Ce processus est en développement dans l'industrie.

Le commerce intérieur est libre. On peut tout acheter et vendre en Russie. Capitalistes petits et gros apparaissent aussi en ville et à la campagne.

Le capitalisme commence dans les pays paysans avec le commerce; les capitaux qui naissent du com-

merce créent l'industrie et la banque ou bien s'ils existaient déjà, comme aujourd'hui en Russie, ils s'étendent.

Le commerce extérieur est apparemment encore complètement dans les mains de l'Etat. Mais ce n'est justement qu'une apparence.

La gigantesque confédération russe des coopératives, le Zentrosojus, a déjà aussi le droit de commercer avec l'extérieur, avec quelques limitations qui *en réalité ne signifient pas grand chose*. Ce Zentrosojus qui s'étend sur tout le pays et surtout chez les paysans fut toujours et est encore une institution complètement bourgeoise et capitaliste. Elle dirige actuellement le commerce suivant des principes purement capitalistes. Mais les trusts, les grosses sociétés industrielles gagnent aussi de plus en plus en autonomie dans le commerce extérieur. Certes ils ont encore besoin pour leurs affaires de l'assentiment du département du commerce extérieur, mais qui peut refuser quelque chose à ces puissantes corporations dans lesquelles le gouvernement est représenté et qui travaillent en partie avec l'argent de l'Etat? Krassine a donné à La Haye aux représentants des grands Etats une longue liste de ces sociétés de commerce.

Finalement le gouvernement russe est prêt à céder de grandes concessions aux capitalistes étrangers et, en effet, il a livré à Krupp quatre millions d'hectares pour des entreprises agricoles étrangères. Sans compter les concessions pétrolières, forestières, minières etc...

Les finances locales sont séparées des finances d'Etat. Où cela conduira-t-il chez les paysans, on peut le comprendre aisément!

Les impôts sont réintroduits, même les impôts indirects. Par exemple ceux sur le tabac, le café, les allumettes, le savon, le pétrole, le sucre, le sel, la bière et les textiles.

Finalement une banque d'Etat opère à nouveau, laquelle sert d'intermédiaire dans les affaires intérieures et extérieures, qui accepte et paye les effets intérieurs et extérieurs. Or Sokolnikov expliquait à La Haye que cet instrument est à la disposition des personnes privées, des entreprises privées et des entreprises à caractère mixte, et qu'ainsi le volume des opérations de banque s'accroît fortement et de manière constante sur le marché russe.

Et à la session du département financier en Avril de cette année, le directeur de la banque d'Etat, Aron Scheimann, a fait un discours sur la banque d'Etat russe d'après lequel la section financière se déclarait pour la création de banques privées.

Dans les grandes villes, les bourses sont réouvertes. Une armée d'entrepreneurs, de commerçants, de banquiers, d'agents et de courtiers de toutes sortes, de spéculateurs, d'agioteurs boursiers, de mercantils, tenus encore quelque peu en laisse par une espèce de capitalisme d'Etat (extrêmement faible), plus une classe moyenne: boutiquiers, petits industriels, intellectuels, petits employés de bureau et de commerce, bref, l'univers complet des vampires qui vit du prolétariat, se relève aux cotés de la gigantesque armée des possesseurs privés, les paysans.

Dans les villes la nouvelle armée de la bourgeoisie se relève ainsi qu'à la campagne l'armée, pour une grande part nouvelle, de la paysannerie.

Et entre elles, le prolétariat, peu nombreux et, malgré toutes les apparences, très faible.

Les nouveaux bourgeois des villes et les paysans veulent tous s'enrichir, chacun pour soi.

L'armée se compose en majeure partie de fils de paysans...

Tout ce monde n'attend plus que le commerce extérieur devienne ainsi totalement libre. Pour tous les citoyens et tous les paysans. Comme nous l'avons vu, il est déjà libre en partie, pour les coopératives, les trusts, pour les particuliers les plus importants et les plus puissants. Il ne faudra vraisemblablement pas beaucoup de temps encore pour que le commerce extérieur devienne complètement libre. Et alors toutes les chaînes du capitalisme seront défaits et l'ensemble du prolétariat sera enchaîné. Y-a-t-il donc à proprement parler une grande différence entre la naissance du capitalisme dans les pays paysans des siècles précédents (ou même au 19^e siècle par exemple en Amérique du Nord, en Australie et en Afrique du Sud) et cette naissance en Russie? Certes, les rapports sont autres. Là-bas, dans ces colonies, il y avait des paysans libres, ici ils sortent du despotisme, en partie même de rapports médiévaux. Mais maintenant les paysans russes ne sont-ils pas libres? Non, la différence entre la naissance du capitalisme d'ici et de naguère est minime. Elle réside dans le fait que naguère le capitalisme naissait à partir des capitalistes eux-mêmes, qui provenaient soit de la paysannerie soit de l'étranger, et qu'aujourd'hui il s'établit grâce au prolétariat ou plutôt, et plus près de la vérité, grâce au parti dont l'origine est prolétarienne.

Pauvre ouvrier russe! Tu n'avais, même avant Cronstadt, aucune direction ou aucun contrôle si minimes soient-ils sur l'Etat. Ni toi ni ton organisation. Tout cela c'était un parti bureaucratique et une douzaine de chefs qui l'avaient. Mais tu avais cependant quelque chose, quelques droits, et le capitalisme avait disparu des villes.

Et maintenant? Tu, ou mieux ta classe, n'a plus ni industrie ni commerce dans les villes. Elle n'a jamais eu le sol. Elle n'a plus les produits alimentaires et les matières premières les plus importants; le devoir de travailler pour tous n'existe plus, l'Etat ne t'approvisionne plus en vivres et objets courants; l'Etat n'accomplit plus rien gratuitement pour toi. Les capitalistes et les sociétés capitalistes sont là à nouveau, il y a à nouveau les luttes salariales et le chômage. Oui, il y a même l'arbitrage obligatoire. Il y a de nouveau le travail salarié et tu es de nouveau un esclave salarié comme avant.

Il est vrai qu'il y a encore un peu de capitalisme d'Etat et que les chefs de l'Etat capitaliste sont les vieux chefs estimés du parti communiste. C'est vrai.

Mais réfléchis! A quoi sert ton travail? A quoi sert la plus-value que tu crées chaque jour? Elle sert aux capitalistes. Elle sert en tout premier lieu à la paysannerie. Elle est utilisée par le gouvernement de «l'Etat soviétique» pour la paysannerie, afin qu'elle se développe économiquement et qu'à travers la croissance économique de la paysannerie naisse une Russie capitaliste.

Le communisme en Russie est une apparence en déclin, le capitalisme une réalité montante qui se développe.

Il est donc établi que sous la direction des bolchéviks, un nouvel ennemi considérable, un Etat capitaliste qu'on ne peut comparer qu'aux Etats-Unis quant à son étendue et à son énorme richesse en biens naturels, est en train de se lever face au prolétariat du monde.

La Russie, la Russie capitaliste, est devenue le nouvel et puissant ennemi du prolétariat mondial, de la révolution mondiale.

II

L'ASIE

Dans une très grande partie du monde, les rapports sont semblables ou commencent à devenir semblables à ceux qui existent en Russie. Comme nous l'avons déjà dit, nous ne parlons pas ici de l'Afrique, de l'Australie et de l'Amérique du Sud. Mais en Asie il y a de très grands pays où les conditions deviennent similaires à celles de la Russie.

Dans les principaux pays d'Asie, à savoir aux Indes anglaises, néerlandaises et en Chine, il y a des masses énormes de petits paysans qui sont accablés par des forces indigènes ou étrangères, ou par les deux ensemble. La population de ces trois pays compte sept cents, peut-être huit cents millions d'habitants, pour la plupart des petits paysans. L'agitation contre la mauvaise gestion des gouvernements indigènes et étrangers se développe dans ces trois pays. La révolution approche. Dans ces trois pays vit cependant un prolétariat qui croît rapidement en nombre et en conscience de classe et qui se détache du reste de la population par sa clarté de but, sa décision et son organisation. Il n'est pas du tout impossible que le prolétariat y reçoive également la direction d'une révolution ou qu'il la partage avec d'autres classes.

Mais étant donné que le prolétariat, la grande industrie et le capital moderne y sont encore beaucoup plus faibles qu'en Russie, la révolution mettra sûrement en place un Etat nationaliste, capitaliste de façon encore plus certaine qu'en Russie. Et il en sera de même en Turquie d'Asie, en Perse, en Arabie, en Afghanistan etc..., où il n'y a pas de prolétaires modernes ou alors très peu (excepté dans quelques ports).

Puisque la Russie, malgré son prolétariat héroïque et clairvoyant, est obligée d'introduire le capitalisme, cette issue est tout à fait certaine pour les nations d'Asie qui feront leur révolution.

Dans toute l'« Asie qui s'éveille » (en Sibérie la situation est identique à celle de la Russie et au Japon le capitalisme domine déjà), de gigantesques Etats capitalistes hostiles au prolétariat sont en formation.

La Russie, qui se transforme elle-même en Etat capitaliste, nationaliste, en concurrent de l'Europe occidentale et de l'Amérique du Nord, précède cette évolution capitaliste de l'Asie et la soutient. Cette évolution fut énormément accélérée par la guerre mondiale et la révolution russe. Maintenant elle englobe toute l'Asie et elle entraîne cette gigantesque partie du monde dans un courant tumultueux.

C'est ainsi qu'apparaît l'Orient à la lumière de la révolution russe et du capitalisme russe.

L'ensemble de l'Asie qui s'éveille est le nouvel ennemi du prolétariat mondial, de la révolution mondiale.

III

LA TROISIEME INTERNATIONALE EN EUROPE

Tournons nous maintenant vers l'Ouest pour examiner comment le communisme russe et le capitalisme russe y projettent leur lumière.

C'est en conformité parfaite avec son caractère particulier, avec le caractère de sa révolution particulière, mi-communiste, mi-capitaliste, que la Rus-

sie a oeuvré également dans le reste de l'Europe. Cela lui fut facile.

En effet c'est en raison de l'énorme importance de ce qu'elle avait accompli que les ouvriers européens portèrent leur attention sur le parti bolchévick et lui obéirent. La troisième Internationale dans son entier suivit la Russie.

Et tout à fait comme en Russie, ce à quoi on appelait les ouvriers européens était depuis le début, en partie prolétarien-communiste, en partie bourgeois-capitaliste.

Et c'est justement pourquoi les ouvriers ouest-européens de la troisième Internationale, bien que leurs pays fussent fortement prolétariens, suivirent la Russie. Au lieu d'obéir à une tactique purement prolétarienne, ils suivirent une tactique impure, en partie bourgeoise.

Il est également impossible qu'une révolution prolétarienne-bourgeoise ait appelé d'autres pays à une révolution purement prolétarienne. Car ils en auraient ainsi anéanti la partie bourgeoise et par suite se seraient anéantis eux-mêmes.

Prolétariens-communistes furent les appels de la Russie et de la troisième Internationale à la révolution, à la guerre civile, à la formation de conseils d'ouvriers et de soldats et d'une armée rouge.

Mais en même temps elles n'osèrent pas en appeler à ce qui était nécessaire à la révolution européenne et, en premier lieu, à la révolution allemande. Elles n'osèrent pas réclamer les mesures véritablement fondamentales pour la révolution européenne pour la révolution allemande.

Depuis le début, la révolution russe et les bolchévicks ne l'osèrent pas; par là-même ces derniers démontraient immédiatement qu'ils ne représentaient pas une véritable révolution prolétarienne.

La Russie et la troisième Internationale ne réclamèrent pas en tout premier lieu la lutte pour la destruction des syndicats en tant que lutte fondamentale pour des conseils d'ouvriers et de soldats, pour la guerre civile, pour l'armée rouge, bref, pour la révolution. Une véritable révolution purement prolétarienne (par exemple en Angleterre et en Allemagne) le ferait aussitôt.

Elle créerait immédiatement des organisations d'usine pour remplacer les syndicats. Parce qu'elles seules sont capables de lutter et qu'elles seules sont la base du communisme. Du fait que la Russie et la Troisième Internationale laissèrent subsister les syndicats, elles montraient qu'elles étaient elles-mêmes encore capitalistes et qu'elles n'osaient pas ou ne voulaient pas écraser le capitalisme européen.

Elles ne demandèrent pas la suppression du parlementarisme dans la révolution, mais elles laissèrent les ouvriers européens, qui n'avaient jamais encore combattu par eux-mêmes (et qui, précisément pour cela, s'étaient soumis au capitalisme avant et pendant la guerre) dans l'illusion qu'une révolution peut être faite dans le parlement ou par des chefs.

Une révolution véritablement prolétarienne (par exemple en Angleterre, en Allemagne et aux Etats-Unis) supprimera dès qu'elle apparaîtra le parlementarisme. Le parlementarisme est l'arme de la bourgeoisie; le soviét, l'organisation d'usine avec ses conseils ouvriers, l'arme du prolétariat, que le prolétariat, sitôt que la révolution se signalera par un premier éclair, placera non pas à côté, mais contre le parlement. Du fait que la Russie ne l'osa pas, elle montrait qu'elle était encore en grande partie capitaliste; que son véritable objectif, conscient ou incon-

scient, était, étant donné ses rapport de classe, non pas la révolution ouest-européenne, mais le capitalisme russe.

Elles ne réclamèrent pas la suppression de la dictature de parti en Europe occidentale. Et elles ne pouvaient mieux montrer en cela leur caractère bourgeois. Car c'est justement cela, la soumission d'esclave au parti, qui a provoqué l'infection et le déclin de la social-démocratie et du prolétariat qu'elle avait rendu esclave.

La dictature de parti sur les masses était nécessaire dans la période *d'avant* la guerre mondiale, *d'avant* la révolution, elle ne l'est plus *dans* la révolution. Là la classe doit se déterminer en tant que tout, en tant qu'organisation dans l'ensemble de ses organisations et de ses partis. Les syndicats, les vieux partis avec leurs chefs sont trop faibles face à la force énorme du capitalisme ouest-européen et nord-américain, force encore aussi énorme dans sa crise mortelle et, parce qu'il en va de sa vie, plus énorme peut-être que jamais auparavant. Seules les nouvelles organisations, le K.A.P. et l'Union, peuvent vaincre ici le capitalisme. C'est pourquoi elles doivent toutes deux s'interpénétrer et former un tout. Il ne peut donc plus être question d'une dictature de parti.

Une véritable révolution prolétarienne, sitôt qu'elle apparaîtra, renforcera, outre son parti, ses Unions composées d'organisation d'usine, et elle transformera ces deux organisations en une unité pour le combat. Du fait que les bolchéviks ne comprirent pas et ne voulurent pas cette conception, du fait qu'ils réclamaient et tâchaient d'obtenir, comme en Russie, une dictature de parti ou de chefs, — une douzaine de chefs, comme disait Rosa Luxembourg, dominant un troupeau de moutons de parti, que l'on appelle à l'action au moment voulu, et par leur intermédiaire la grande foule de la classe, qui est stupide et ne pense pas — de par cette méthode purement et entièrement bourgeoise et capitaliste, ils ont montré ici en Europe occidentale, que leur propre révolution n'était pas de nature véritablement prolétarienne, mais en majeure partie capitaliste. Et la troisième Internationale a de ce fait, en suivant la Russie, montré le même caractère.

Et encore plus que cela: par cette décision, par celle-ci plus que par aucune autre, elles ont conduit le prolétariat ici en Europe non pas à la révolution, mais à la défaite. Ce principe de la dictature de parti ou des chefs, c'est-à-dire des individualités ou du petit nombre qui dominent la foule stupide, a également précipité les prolétaires allemands dans l'abîme. La révolution véritablement prolétarienne, la révolution en Allemagne, en Angleterre, en Amérique du Nord, ne peut être faite par une masse stupide guidée par quelques chefs avisés.

Et heureusement, l'histoire prend soin de ce que la masse devienne consciente et maîtresse d'elle-même. Et tant qu'elle ne l'est pas suffisamment, elle sera vaincue, malgré ses chefs.

Qu'elle puisse penser et agir par elle-même, de cela l'histoire s'en occupe, elle qui a rendu nos adversaires, les capitalistes de l'Europe occidentale et de l'Amérique du Nord si puissants que pour les vaincre, la classe des prolétaires doit penser et agir par elle-même. Pour l'emporter sur cette classe capitaliste, encore forte à l'heure de sa mort, le prolétariat, c'est-à-dire la classe, les prolétaires en personne et en grande foule, doit dépasser en pensée et en action cette classe de capitalistes.

Du fait qu'ils exigeaient ici aussi la dictature de parti comme en Russie, les bolchéviks et la Troisième Internationale ont montré mieux que par toute autre décision qu'au fond ce qu'ils voulaient, consciemment ou inconsciemment, c'était non pas la destruction mais la reconstruction du capitalisme européen et russe.

Les Russes exigèrent tout cela des ouvriers européens non pas en tant que communistes, en tant que représentants du prolétariat russe, mais en tant que représentants de la paysannerie russe et du capitalisme russe montant.

Et le moyen qu'avaient les bolchéviks pour ce faire, c'était justement la pitoyable troisième Internationale. Celle-ci et ses chefs stupides, qui avaient autant d'entendement qu'un âne des véritables conditions de lutte en Europe occidentale et de la différence avec la Russie où les forces motrices réelles sont de nature capitaliste, devinrent l'instrument des Russes. Et les grandes masses s'inclinèrent devant la troisième Internationale et les Russes. Le prolétariat ouest-européen était si impuissant, si peu en état de penser par lui-même, qu'il s'accommoda de la Russie et de la Troisième Internationale russe — donc du capitalisme — dans sa révolution, qui devait devenir pourtant la base de la révolution mondiale.

Mais il en était déjà ainsi depuis le début, avant la révolte de Cronstadt. Déjà entre 1917 et 1919, l'année de la fondation de la troisième Internationale, ces faux principes de la révolution européenne pénétraient en Europe en provenance de la Russie.

Autrefois, lorsque la révolution russe allait encore relativement bien, dans sa partie prolétarienne, les prolétaires européens étaient déjà complètement infectés (et depuis tant d'années!) par les principes capitalistes de la dictature de parti, du parlementarisme et de l'organisation syndicale, et ils les ont tous repris pour la révolution.

Même les prolétaires de la troisième Internationale sont donc les ennemis de la révolution.

IV

LES PROLÉTAIRES D'ASIE

Les ouvriers européens guidés par la troisième Internationale ne sont pas les seuls à faire partie des ennemis de la révolution mondiale, il en est de même maintenant pour les ouvriers d'Asie

Même dans cette partie du monde, où, comme nous l'avons déjà dit, la révolution arrive à maturation en beaucoup d'endroits, dans les principaux pays (dans les Indes anglaises et néerlandaises, en Chine), même là, la tactique russe et celle de la troisième Internationale ont transformé les prolétaires en ennemis de la révolution et en amis du capitalisme.

Tout comme en Europe occidentale, la Troisième Internationale, guidée par la Russie, a débuté en propageant la révolution communiste, particulièrement dans les villes portuaires, dans les usines et sur les voies ferrées de Chine, des Indes anglaises et néerlandaises.

Mais après avoir, pour une très courte période, invité vivement les prolétaires à de singulières actions aventureuses même contre les nationalistes, c'est-à-dire contre les capitalismes indiens et chinois montants, on a renoncé bientôt, presque instantanément, à cette tactique et on a convaincu les prolétaires de se joindre au mouvement nationaliste-capitaliste pour former un front unique avec lui.

Au lieu de commencer là-bas avec la nouvelle tactique des ouvriers à savoir avec les organisations d'usine, avec les unions d'industrie, avec une position complètement distincte du prolétariat dans chaque lutte économique et politique, on dissout l'esprit prolétarien dans l'esprit nationaliste et on soumet donc le prolétariat au capitalisme national montant.

Avons-nous besoin de dire une fois de plus, que tout ceci provient du caractère capitaliste de la révolution russe et de la troisième Internationale?

La part capitaliste de la révolution russe (de loin la plus importante) pousse au commerce avec une Asie capitaliste: Terminé donc avec l'indépendance du mouvement prolétarien. Fusion avec le mouvement national-capitaliste asiatique et soumission à celui-ci!

En Chine, les ouvriers communistes (!) se sont joints au mouvement démocratique et national-capitaliste de Sun-Yat-Sen, c'est-à-dire se sont soumis à ce dernier qui est de loin le plus puissant.

Aux Indes néerlandaises, les communistes (!) qui s'étaient d'abord séparés du mouvement nationaliste (le Sarikat-Islam) — les deux mouvements ayant couper tous liens entre eux — se sont joints de nouveau à lui, c'est-à-dire se sont soumis à ce dernier qui est de loin le plus puissant.

Aux Indes anglaises, on suivit et on suit une tactique analogue.

Après que la troisième Internationale eut prêché le seul communisme, on n'appelle maintenant les ouvriers et les paysans (!) qu'à la lutte contre l'Angleterre, contre la féodalité indienne et contre les riches. Le mot d'ordre est à présent: « Liberté du peuple indien ». Donc république nationale-démocratique — comme en Russie (2).

On dira peut-être que c'est le devoir historique des ouvriers révolutionnaires de détruire le féodalisme et la domination étrangère et de les remplacer par une démocratie bourgeoise. Que même Marx prescrivait cette tactique dans le Manifeste communiste. A cela on doit premièrement répondre que, s'il en était ainsi, ceci ne devrait pas se passer en trompant les ouvriers. Aux Indes anglaises et néerlandaises, ainsi qu'en Chine, on dupe les ouvriers de la Troisième Internationale en leur laissant croire que la révolution sera communiste alors qu'on leur fait seulement accomplir une révolution bourgeoise-démocratique! Tout comme en Russie où on dupe les ouvriers avec un faux semblant de communisme, alors qu'on établit le capitalisme, tout comme en Europe, en Amérique, en Afrique et en Australie où on force les ouvriers à la reconstruction du capitalisme sous l'apparence de communisme, en Orient, on fait monter les ouvriers à l'assaut du féodalisme indien, de la domination des mandarins et de l'étranger sous le faux drapeau du communisme.

Mais, deuxièmement, la tactique des communistes n'est plus la même qu'autrefois au moment où le Manifeste communiste fut écrit. Elle fait partie de ces choses pour lesquelles Marx est dépassé par l'évolution. Autrefois, une révolution prolétarienne était encore impossible et on devait d'abord parvenir en Europe à la démocratie bourgeoise. La chose essentielle, c'était qu'elle arrivât; son soutien, une alliance mé-

(2) La Turquie, l'alliée du parti communiste (!) de Russie, condamne déjà les communistes à mort.

me avec les partis démocratiques, s'imposaient. Maintenant, le capitalisme est entré dans son dernier stade avec les trusts, la domination du capital financier et l'impérialisme, une crise mondiale du capitalisme est apparue et la révolution prolétarienne est possible dans quelques pays. Le prolétariat doit donc se séparer aussitôt de tous les partis bourgeois et prendre une position complètement indépendante.

Même dans les pays où une révolution bourgeoise-capitaliste paraît encore provisoirement possible, comme en Chine ou aux Indes. Car lorsque le communisme sera établi dans quelques pays — le communisme authentiquement prolétarien, et non pas comme celui de Russie —, celui-ci exercera une force d'attraction si importante sur les ouvriers de tous les pays et il accroîtra ainsi sa puissance si vite qu'il prendra également pied et gagnera rapidement du terrain dans les pays, où il est encore maintenant impossible, et gagnera le monde entier. C'est pourquoi les ouvriers de tous les pays doivent se préparer dès maintenant à leur propre combat contre leurs maîtres et aussi sauvegarder leur point de vue complètement distinct dans les révolutions bourgeoises-démocratiques et nationalistes (3).

Au stade actuel du capitalisme, ils peuvent donc ainsi réaliser une alliance révolutionnaire avec leurs frères d'Europe occidentale et d'Amérique qui sont plus proches de la victoire, leur venir en aide et fonder également au plus vite le communisme chez eux.

La tactique de la Troisième Internationale fut et est en Asie le contraire de ceci. Comme en Russie, elle s'allie avec les paysans et les partis démocratiques qui aspirent au capitalisme national. Comme en Russie et en Europe occidentale, elle bâtit en Asie le capitalisme mondial.

Lorsque Lénine était encore un révolutionnaire communiste, il avait l'habitude de dire que les marxistes ouest-européens ne désiraient pas le soulèvement de l'Asie, parce que celui-ci provoquerait la fin de l'opulence en Europe occidentale. Il avait même une fois fait cette remarque à mon encontre. Je n'avais alors pas répondu, car je ne savais pas bien qu'elle était la propre position de Lénine. Maintenant je vais lui donner une réponse. J'ai toujours, avant même, longtemps avant l'impérialisme, recommandé que, tant qu'il n'y aurait pas de mouvement prolétarien révolutionnaire aux Indes ou en Asie, on devait tout faire pour le susciter et qu'on devait, si tôt qu'il y en avait un, le soutenir par la propagande et par l'action. On peut encore trouver cette position dans maints articles et résolutions que j'ai rédigés ou bien contresignés et, ce qui est plus significatif, je l'ai soutenue dans tous les partis dont j'ai été membre et qui étaient aussi en état de la *mettre en pratique*.

Mais j'ajoute maintenant, ce qui n'était pas encore possible avant la guerre, puisqu'autrefois il n'était pas encore *réellement* question de révolution aux Indes ou en Asie, qu'un mouvement prolétarien asia-

(3) Ce sera une affaire particulière si une révolution nationaliste-capitaliste précipite la chute de la puissance anglaise et hollandaise aux Indes. La population est divisée en castes. La scission (comme en Irlande), la corruption (comme en Egypte), le compromis enfin sont à la disposition des Hollandais et des Anglais. Un gouvernement mixte, formé d'Européens et d'indigènes, en sera peut-être le résultat. C'est pourquoi les ouvriers doivent aussi demeurer dans une indépendance absolue.

tique ou indien doit se tenir, même dans cette révolution, très loin du mouvement nationaliste et ne doit jamais s'y soumettre ni changer son programme ou sa tactique pour lui.

Lénine et la troisième Internationale ont inspiré aux prolétaires de Chine et des Indes l'alliance avec le capitalisme nationaliste asiatique et je répons maintenant à Lénine: Jamais nous n'avons soutenu le capitalisme d'Europe, donc nous prêchons aux Indes la révolte contre le capitalisme européen. Or vous, vous soutenez le capitalisme asiatique montant, donc vous prêchez la subordination du prolétariat asiatique à ce nationalisme et à ce capitalisme.

Et ce n'est pas étonnant! Car la Russie capitaliste, la Russie des paysans se doit de vouloir une Asie capitaliste et la Troisième Internationale a appuyé cette tactique de la Russie.

Elle a en Chine et aux Indes transformé les prolétaires en ennemis de la révolution. Et si l'on songe maintenant que la Chine et les Indes anglaises et hollandaises forment la majeure partie de la population de l'Asie et que la Sibérie suit aussi la tactique de Moscou, on peut tranquillement affirmer que même le prolétariat d'Asie est devenu un ennemi de la révolution.

V

LE PROLETARIAT MONDIAL

Et si l'on songe à présent que le prolétariat mondial, c'est-à-dire celui d'Europe, d'Amérique, d'Australie, d'Afrique et d'Asie, est dirigé ou par la deuxième ou par la troisième Internationale, et qu'aussi bien la première (ce que nous n'avons pas à démontrer) que la seconde (comme nous l'avons montré) est contrerévolutionnaire, on peut tranquillement affirmer que le prolétariat mondial dans son ensemble est jusqu'à maintenant hostile au communisme.

VI

TOUTES LES CLASSES DE TOUTES LES NATIONS CAPITALISTES

Plus encore, toutes les classes de tous les Etats capitalistes sont les ennemis de la révolution.

Et là-dessus aussi, la Troisième Internationale et Moscou ont trompé le prolétariat.

En effet, Moscou et la Troisième Internationale ont propagé encore plusieurs faux principes qui poussèrent les prolétariats européen et nord-américain à une tactique complètement erronée et renforcèrent considérablement le capitalisme.

En faisaient partie en particulier les idées répandues par Lénine (voir ses opinions sur Asquith et Lloyd George dans sa « Maladie infantile ») sur la division des classes et des partis bourgeois dans les Etats capitalistes, division dont les communistes pourraient se servir: division entre monarchistes et républicains, entre démocrates et réactionnaires etc. Rien de tout ceci ne s'est avéré exact; tous les partis bourgeois (y compris la social-démocratie, les Indépendants, le Labour Party etc...) dans tous les pays ont toujours formé un front unique absolument compact face au communisme. Par contre, la croyance en cette tactique a fait du tort au prolétariat, puisque, lors du putsch de Kapp et

de l'assassinat de Rathenau, il est entré en lice pour la république et contre la monarchie au lieu de les mettre sur le même plan et de les combattre toutes les deux.

Le communisme est en opposition absolue avec le capitalisme, du point de vue intellectuel et matériel, en principe et dans la pratique. Dans la révolution qui mène du capitalisme au communisme, il n'existe pas une seule action économique ou politique où ils puissent être en accord. Or faire usage des divisions qu'il y a entre les partis bourgeois signifie se joindre à l'un d'entre eux, s'allier avec lui. Et comme les contradictions sont aussi inconciliables avec ce dernier, une telle tactique mène, lorsqu'au moment décisif les partis bourgeois se retournent contre les communistes, aux plus effroyables défaites ou bien à la corruption complète du parti communiste.

La fameuse espérance en la capacité des paysans et des classes moyennes appartient également à ces faux principes. La Russie a compté sur cette espérance en Europe et a basé sa tactique sur elle. Malgré la situation très grave que connaissent plusieurs pays en Europe, on n'y a pas encore vu ces éléments être gagnés à la cause communiste-révolutionnaire. C'est pourquoi les véritables révolutionnaires savent — bien qu'à la fin, lorsque la victoire du prolétariat sera certaine, des fractions de ces classes viendront de leur côté — qu'une tactique révolutionnaire, qui doit préparer le début et le cours de toute la révolution, ne doit pas compter là-dessus.

Et cette tactique de l'alliance avec les partis paysans-bourgeois provenait également du caractère paysan-capitaliste de la révolution russe. Elle fut acceptée par les ouvriers européens pour la seule raison qu'ils étaient encore également bourgeois.

Les russes — en tant que révolutionnaires — bourgeois — voulaient des compromis en Europe occidentale, de peur d'une révolution véritablement prolétarienne. Ils recommandèrent aux communistes des compromis au lieu d'une révolution véritablement prolétarienne.

Mais cela n'a rien de prolétarien! Une révolution véritablement prolétarienne comptera sur elle-même et combattra les démocrates, les social-démocrates, les monarchistes, les réactionnaires et les républicains.

En conséquence, libéraux et conservateurs, démocrates, social-démocrates et réactionnaires, monarchistes et républicains, sont tous et également ses ennemis.

VII

TOUTS LES ETATS DU MONDE CAPITALISTE

Et ce qui vaut pour les classes dans les Etats capitalistes, vaut également pour ces Etats eux-mêmes. D'après la Russie et la troisième Internationale, les communistes devraient aussi tirer parti des divisions entre les Etats bourgeois.

Les journaux de la troisième Internationale résonnent depuis des années de la menace de nouvelles guerres entre ces Etats. Les proclamations de Moscou tiennent continuellement ce langage. Et la nouvelle révolution éclatera à la suite de cette guerre! On réchauffera donc le courage des militants avec la vieille fanfaronnade sur la force du prolétariat et la vieille insulte orgueilleuse (mais sonnante faux et

artificiel) aux adversaires. Le véritable révolutionnaire ne prendra pas part à ces manifestations. Car la vérité est que les Etats capitalistes, c'est-à-dire l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Italie, la Russie et les Etats-Unis passeront du premier jusqu'au dernier de l'état de crise dominante à une nouvelle guerre, qu'ils s'opposeront tous unis au communisme et que, si la révolution s'étend, ils en finiront avec la confusion de la guerre pour résister au communisme.

Le prolétariat, le prolétariat véritablement révolutionnaire, agit sagement quand il règle sa tactique sur le front unique compact du capitalisme (malgré toutes les discordes entre ses parties). A la question de savoir ce qu'il en est maintenant: le capitalisme est uni et aucun compromis avec l'une des parties n'est possible pour le communisme.

Mais même cette tactique de compromis avec les Etats bourgeois (car c'est là que conduit l'espoir d'une division entre eux) a pour origine la révolution bourgeoise de Russie. Celle-ci mène nécessairement, puisque le capitalisme national doit être établi en Russie, aux compromis et aux alliances avec l'Allemagne ou l'Angleterre, avec la Turquie ou avec les Etats asiatiques qui s'éveillent au capitalisme national. Mais une révolution véritablement prolétarienne ne conclura pas d'alliance avec des pays bourgeois. Cette alliance, de même que l'alliance avec les partis bourgeois, aboutit toujours à des défaites (4). Cette révolution ne conclura d'alliances qu'avec les prolétaires révolutionnaires des autres pays.

Toute cette politique, qui se fonde sur les divisions entre Etats bourgeois, n'est grandiose qu'en apparence; en réalité, elle représente le réformisme habituel. Mais cette fois-ci à l'échelle mondiale, et non nationale comme le précédent. Il n'en est pas moins vulgaire que l'autre.

En vérité, tous les Etats capitalistes sont uniformément hostiles au communisme. Ils attaqueront tous ensemble tout pays où le communisme sera victorieux, comme ils ont attaqué la Russie lorsqu'elle était encore partiellement communiste.

VIII

ENCORE UNE FOIS SUR LA RUSSIE ET LA TROISIEME INTERNATIONALE

Nous en revenons une fois encore à la Russie, afin d'apprendre à connaître de la façon la plus précise cette puissance qui s'oppose à la révolution mondiale, mais qui affecte de lui être favorable. Car en vérité elle est l'ennemie la plus éminente de la révolution mondiale et la plus dangereuse. Justement parce qu'elle feint de la chérir.

La révolte de Cronstadt avait éclaté. La Russie devait retourner au plein capitalisme. Et on peut dire que, de la part de la Russie et de la troisième Internationale, subjectivement, tout disparut de la révolution, des fondements, des mesures et de la préparation de la révolution.

(4) Il suffit de lire l'appel du quatrième Congrès de la troisième Internationale au Congrès des syndicats des Indes britanniques. On y trouve les mots d'ordre susmentionnés. Du communisme, pas un mot. (Voir « The Communist » du 30 Décembre 1922).

La Russie a conclu des contrats avec des Etats et des personnes privées et est passée à la reconstruction capitaliste grâce aux trusts, aux entreprises mixtes, aux concessions, à la reconnaissance du droit de propriété dans l'industrie, l'agriculture et le commerce, au rétablissement du salariat etc., et ainsi que nous l'avons vu, à la reconnaissance du principe capitaliste de sa révolution, à savoir de la force des paysans, de la classe moyenne, du capitalisme en général, sur une très vaste échelle. Le communisme disparut totalement, seul demeura encore provisoirement un tout petit bout de capitalisme d'Etat atteint de consommation. Et à présent, l'Europe devrait suivre! Là aussi le communisme devrait disparaître. C'est-à-dire qu'on conserverait seulement la phrase communiste, la parole communiste pour le prolétariat, sinon il pourrait se révolter contre la Russie, ce que celle-ci ne pouvait admettre car elle voulait obtenir le plus d'aide possible de l'étranger pour la reconstruction capitaliste. La parole communiste resterait donc, mais l'action deviendrait absolument capitaliste. La Russie capitaliste ne pouvait plus supporter une révolution en Allemagne ou en Angleterre, car elle signifierait le déclin de ce pays déjà tant épuisé du point de vue capitaliste. En conséquence, terminé avec la révolution en Europe!

Et c'est alors que commença cette terrible tromperie du prolétariat européen et mondial, ce discours à double sens, qui parle en même temps de renversement et de construction du capitalisme, qui réclame le renversement et les réformes, qui dit en même temps que les réformes sont impossibles mais qui rend la révolution impossible par le mot d'ordre des réformes. C'est alors que commença ce jeu des compromis et des mots d'ordre; conseils d'usine légaux, contrôle de la production, suppression des valeurs matérielles, gouvernement ouvrier etc... qui sont impossibles en tant que réformes et ne peuvent être atteints que par la révolution, mais que la Russie et la Troisième Internationale préconisent cependant en tant que mesures précédant la révolution. On cherche à sauvegarder avec ces mots d'ordre l'apparence de la révolution, mais en fait, par cette tromperie, on veut construire le capitalisme et faire cesser la révolution. Et à la fin on rassemble les moyens de châtrer la révolution en un principe unique: le front unique du prolétariat. Unité, depuis les Noske, Scheidemann et Hilferding jusqu'au parti communiste. La parole est révolutionnaire, car un front unique est véritablement nécessaire pour la révolution: mais seulement un front unique communiste. L'action est capitaliste, car le capitalisme a besoin d'un front unique contrerévolutionnaire, des sociaux-démocrates aux communistes. Ce mot d'ordre dépasse en duplicité tout ce qui a pu arriver jusqu'à maintenant dans l'histoire du mouvement ouvrier. Il est l'émanation rigoureuse de la révolution capitaliste russe à double sens.

Et la Troisième Internationale adopte ce mot d'ordre! Et le parti communiste en Allemagne, où la révolution menace continuellement, l'adopte!

Ce mot d'ordre: l'unité d'ouvriers qui ne veulent pas la même chose, qui sont, pour la majeure partie encore, totalement dépendants de l'idéologie capitaliste, est le moyen capitaliste le plus pur et le plus authentique pour mener le prolétariat sans armes au devant des mitrailleuses, avant qu'il ne soit véritablement uni, et de le massacrer de telle manière qu'en comparaison, le massacre des Communards, la révolution finlandaise et hongroise sont des jeux

d'enfants. En effet, un tel front unique qui réunit social-démocrates et communistes, garantit la défaite du prolétariat. Au moment où il faudra combattre, les social-démocrates laisseront tomber les communistes et un massacre général du prolétariat est certain (5).

Ce mot d'ordre est la pièce finale de la tactique de Moscou. Elle est le dernier mot de la révolution capitaliste russe. Elle montre que la Russie et la Troisième Internationale — qui veulent construire le capitalisme en appelant à la révolution et mènent le prolétariat à la ruine en utilisant ce qu'il a de plus sacré, — sont les ennemis les plus importants de la révolution mondiale (6).

(5) Lorsque Karl Liebknecht luttait en compagnie d'un petit groupe, en cette heure historique du Cirque Busch, contre le vertige du « front unique », il vit alors les canons de fusil se dresser froidement devant lui et la meute crier: « Unité ». C'était et c'est le mot d'ordre de la contre-révolution. Le mot d'ordre de Karl Liebknecht était: « Clarté d'abord, unité ensuite ». Clarté sur les tâches immédiates de la classe ouvrière, qui s'expriment ainsi: « A nous les usines! A nous la terre! A bas la propriété privée capitaliste! Tout le pouvoir aux conseils! Dictature du prolétariat! » Voilà les mots d'ordre de la révolution prolétarienne. Voilà l'unique voie de salut pour la classe ouvrière.

(6) C'est une terrible image que nous offre maintenant la Russie avec sa double nature révolutionnaire. Elle gît comme une gigantesque carcasse sur la plage, brisée par sa révolution. Il y eut un moment où un petit canot de sauvetage fut mis à la mer pour sauver la Russie prolétarienne. Ce canot c'était le K.A.P.D., la fraction la meilleure et naguère la plus importante de la Ligue Spartacus avec ses nouveaux principes véritablement révolutionnaires pour la révolution mondiale. Mais la Russie et son gouvernement bolchévik dédaignèrent le K.A.P.D. et refusèrent son secours. Il préférèrent l'aide de la monstrueuse foule d'ouvriers et de capitalistes agglutinée sur la plage, mais qui ne pouvait ou ne voulait en aucun cas apporter de secours à la Russie prolétarienne.

La Russie a ensuite capitulé devant cette foule et, avec elle, elle s'en retourne au capitalisme. Au fond c'est ce qu'elle voulait parce que son caractère capitaliste était infiniment plus fort que son caractère prolétarien. En ayant rejeté l'aide véritablement révolutionnaire et prolétarienne qui venait d'Europe et ainsi le salut de son propre prolétariat et de celui du monde, elle a démontré le plus clairement possible le caractère non prolétarien de sa révolution.

En effet, peut-on avoir démonstration plus solide que celle d'un gouvernement issu du prolétariat qui refuse l'unique voie de salut de ce prolétariat et du prolétariat mondial? Nous voudrions conseiller aux camarades russes de se servir comme arme la plus puissante dans leur lutte contre les bolchéviks et le gouvernement russe, de cet exploit des bolchéviks, du gouvernement soviétique: l'imposition à l'Europe d'un programme contre-révolutionnaire et le refus d'un programme révolutionnaire. Ils doivent, du moins à notre avis, dire à ce parti et à ce gouvernement: vous avez, en tant que parti prolétarien et de gouvernement, accompli quelque chose de gigantesque dans la direction et au début de la révolution. Il est vraisemblable que des fautes ont été naguère commises, que seuls nos camarades russes peuvent connaître. Nous sommes incapables de formuler un jugement clair là-dessus. Et il en sera ainsi indéfiniment. Que vous n'avez pas tout réalisé de façon prolétarienne-communiste, et que vous reculiez alors que la révolution européenne tardait à venir, cela n'était pas de votre faute. Mais plus vous retournez au capitalisme et plus fortement nous, les prolétaires, nous vous combattons comme nos ennemis de classe. Pourtant ce qui est véritablement de votre faute et ce que ni nous ni l'histoire ne vous pardonneront, c'est que vous avez imposé au prolétariat mondial un programme contre-révolutionnaire et une tactique contre-révolutionnaire et que vous avez rejeté le programme véritablement révolutionnaire, qui pouvait nous sauver.

IX

L'INTERNATIONALE OUVRIÈRE COMMUNISTE (K.A.I.)

Nous avons maintenant montré quel effet ont eu la guerre mondiale et la révolution russe sur la situation du prolétariat mondial et comment la révolution russe a projeté sa lumière à l'Est et à l'Ouest.

Nous avons vu que la Russie, ce pays agraire et, pour une faible part seulement, industriel, cette charnière et cette transition entre l'Europe industrielle et l'Asie agraire, est venue au capitalisme de par sa propre révolution, qu'elle désire devenir une puissance capitaliste de premier plan et qu'elle est devenue ainsi un ennemi de la révolution mondiale, du prolétariat mondial. Nous avons vu qu'elle soutient les peuples d'Asie dans leur combat nationaliste pour la liberté capitaliste. Nous avons vu aussi qu'elle engageait les prolétaires d'Asie à ce combat nationaliste pour la liberté capitaliste, à l'alliance avec leur capitalisme montant, donc à la construction du capital mondial.

Nous avons vu que la Russie essaye aussi d'obtenir la reconstruction du capitalisme en Europe, en Amérique, en Afrique et en Australie au moyen de sa Troisième Internationale, qu'en plus elle a conseillé, toujours au moyen de sa Troisième Internationale, au prolétariat européen et mondial une tactique fautive (fautive du point de vue de la révolution): le maintien des syndicats capitalistes, du parlementarisme capitaliste, de la dictature capitaliste de parti ou des chefs. Que la Troisième Internationale a adopté cette tactique et est devenue en cela traîtresse au prolétariat mondial, à la révolution mondiale.

C'est ainsi que nous avons vu que la Russie, cette charnière entre l'Est et l'Ouest, et sa création, la troisième Internationale, concourent à l'Est, en Asie, à l'établissement d'un nouveau et gigantesque capitalisme, à l'Ouest, en Europe et en Amérique, et dans les autres parties du monde: Afrique et Australie, au maintien et à l'extension du vieux capitalisme.

Que donc, pour s'exprimer par un seul mot clair, la Russie et la Troisième Internationale introduisent un nouveau réformisme, à savoir le réformisme mondial, le réformisme à l'échelle internationale. Que la Russie et la Troisième Internationale ne se différencient de la deuxième Internationale qu'en ce que le réformisme de celle-ci est national, et celui de celles-là est international.

Nous avons vu qu'étant donné que le prolétariat mondial est dirigé sur les cinq continents par la Deuxième et la Troisième Internationale, ce même prolétariat mondial est aujourd'hui, après la guerre mondiale et la révolution russe, encore l'ennemi de la révolution mondiale. Et nous avons vu également que toutes les classes capitalistes de tous les états capitalistes sont réunies contre la révolution prolétarienne et communiste.

Et que tous les Etats capitalistes, et les Etats qui veulent devenir capitalistes, seront unis pêle-mêle, seront d'avis de cesser la guerre et feront cause commune tous ensemble, dès que la révolution communiste deviendra réalité.

Nous avons enfin vu que la Troisième Internationale et la Russie ont appelé à former un front unique avec la social-démocratie capitaliste, qu'ainsi elles précipitent le prolétariat dans l'abîme et courent leur travail de reconstruction du capital sous les ordres de la Russie.

Voilà tracé à grands traits le tableau de l'Orient et de l'Occident, donc du monde, tel qu'il se présente à la lumière et sous l'influence de la révolution russe. Le tableau de ce qu'est devenu le prolétariat sous l'effet de cette influence.

Nous avons assurément là un spectacle terrible. C'est donc à un capitalisme mondial encore formidablement puissant et aux forces décuplées par les transes mortelles de sa lutte pour l'existence, qui s'unit de plus en plus, nationalement comme internationalement, que fait face le prolétariat mondial au travers de la misère terrible qui a déjà poussé beaucoup de pays vers la révolution, et ce prolétariat a trouvé un chef, la Russie, qui, de par ses rapports de production et de classe, se dirige vers le capitalisme et le construit. Il fait confiance en ce chef pour des raisons historiques. C'est par la faute de celui-ci qu'il s'est fourré dans la situation la plus fragile qu'une classe puisse connaître lors d'une révolution, à savoir qu'en paroles elle proclame le renversement du capital alors qu'en réalité elle le construit. Une situation à double sens qui ne peut mener à rien d'autre qu'à l'esclavage et à la mort. Le prolétariat a été réuni par ce chef et par la Troisième Internationale en organisations et en partis qui sont contre-révolutionnaires et qui trahiront le prolétariat dans le combat. On lui a débité des mensonges en lui disant que son adversaire était faible et divisé et que l'Est viendra à son secours.

Tandis que ses adversaires disposent d'organisations de combat exceptionnelles, lui n'en a pas. Il a ou veut réaliser un front unique de pacotille qui réunit des éléments hostiles.

Ses adversaires ont en revanche dans tous les pays un véritable front unique national vis-à-vis de lui, front qui est parfaitement uni. Et il deviendra international dès que la révolution prolétarienne apparaîtra. Le prolétariat international se présentera alors comme un troupeau devant ses bouchers.

Et c'est pourquoi l'Internationale Ouvrière Communiste (K.A.I.) appelle à la formation d'une organisation révolutionnaire face à cet ennemi formidable, face au capital mondial, face à la Russie, à la Troisième et à la Deuxième Internationales.

Elle ne veut pas de syndicats, mais des organisations d'usine, pas de partis parlementaires, mais des conseils ouvriers (soviets), pas de dictature de parti mais une dictature de classe. Pour elle, le signe de la victoire est dans le soviét.

Elle veut transformer au travers de ces nouvelles organisations tous les prolétaires d'Europe, d'Amérique, d'Asie, d'Afrique et d'Australie en communistes conscients.

Elle ne veut pas conclure de compromis avec les social-démocrates ou les autres partis ouvriers qu'elle considère comme des ennemis capitalistes.

Elle ne veut pas non plus de compromis avec un parti capitaliste ou avec un état capitaliste car elle sait qu'ils sont ses ennemis mortels. Elle veut unir le prolétariat en vue d'une attaque directement frontale, d'un combat ouvertement frontal contre le capitalisme, d'un combat dont le prolétariat sera conscient de la signification, des moyens et du but et qu'il mènera ainsi en pleine conscience et par son action autonome.

L'Internationale Ouvrière Communiste veut éveiller le prolétariat à un esprit nouveau, l'esprit communiste, et par là diriger la révolution et la conduire à la victoire.

ADORNO

Cette page d'Adorno tirée de la « Dialectique négative », encore inédite en France (elle a déjà été traduite en Italie), contient une réflexion sur le problème de l'invariance. Nous la reportons pour signaler un mouvement de convergence et, en même temps, l'impasse où s'est trouvé Adorno.

La pensée n'a pas en elle-même l'immuitabilité qui est ce qui dans l'objet reste irréductible à la pensée. L'affirmation du contraire implique la rechute de la dialectique, chez Hegel et, dans une certaine mesure chez Marx, dans un mouvement tautologique. La véritable immédiateté, le contenu invariant présent dans l'objet et intraduisible dans les catégories de la pensée, passe dans le sujet en tant que son expérience vitale. Mais à ce niveau la séparation entre sujet et objet semble se dissoudre.

C'est justement parce que pour Adorno l'invariance est le contenu de l'objet irréductible à la pensée qu'il put défendre une immédiateté qui ne se sépare pas du contenu, une immédiateté qui ne se réduit pas à un vide gonflement de la subjectivité. La pointe de sa réflexion est ici dirigée contre les mouvements révolutionnaires de droite (nazisme) et de gauche (cf. position de Lukacs, par exemple). Adorno put ainsi résister aux idéologies qui interprètent la révolution comme un mouvement de libération de tout contenu, humain ou naturel. Ce mouvement de libération coïncide finalement avec le mouvement tautologique du capital, forme autonomisée vis-à-vis du contenu.

LA DIALECTIQUE ET L'IMMUABLE (Feste) (*)

« Une dialectique déchainée ne peut pas moins que celle de Hegel se passer d'un immuable. Cependant elle ne lui prête pas, aussi longtemps, le primat. Hegel ne le souligna pas, aussi nettement, à l'origine de sa métaphysique; il devait en émerger, à la fin, en tant que tout lumineusement irradié. De ce fait, ses catégories logiques ont un double caractère particulier. Ce sont des structures ayant une origine, se supprimant (aufhebende) et, en même temps, à priori, invariantes. Elles en viennent à concorder avec la dynamique de l'immédiat qui se repose constamment à chaque stade dialectique. La théorie de la seconde nature — déjà teintée de critique chez Hegel — n'est pas perdue pour une dialectique négative. Elle accepte, *tel quel*, l'immédiateté non médiatisée, les formations que la société et son développement présentent à la pensée pour mettre à nu, grâce à une analyse, leurs médiations selon la mesure de la différence immanente des phénomènes vis-à-vis de ce qu'ils prétendent être par eux-mêmes. L'immuable se maintenant, le « positif » du jeune Hegel est, pour une telle analyse, comme pour lui, le négatif. Dans la préface à la Phénoménologie, encore, la pensée, mortelle ennemie de cette positivité, est caractérisée en tant que principe négatif. A cela conduit la plus simple considération: ce qui ne pense pas mais s'abandonne à la contemplation (Anschauung), est enclin au mauvais positif, à cause de ce caractère (Beschaffenheit) passif qui dans la critique de la raison désigne la source sensible du droit à la connaissance. Recevoir quelque chose ainsi, comme cela se présente de temps en temps, en renonçant à la réflexion est

(*) Titre d'Adorno lui-même.

toujours, déjà potentiellement, le reconnaître tel qu'il est. En revanche chaque pensée occasionne, virtuellement, un mouvement négatif. Certes, chez Hegel, en dépit de toutes les affirmations du contraire, le primat du sujet sur l'objet demeure incontesté. A lui seul, le mot semi-théologique esprit le cache précisément; mot dans lequel le souvenir de la subjectivité individuelle ne peut pas être effacé. La logique hegelienne doit de ce fait présenter la note dans son caractère extrêmement formel. Tandis qu'elle devrait, selon son propre concept, être pleine de contenu, elle évacue, dans l'effort d'être tout à la fois métaphysique et doctrine des catégories, l'étant déterminé vis-à-vis duquel seulement son point de départ pourrait se légitimer; par là elle n'est pas si loin de celle de Kant et de Fichte qu'Hegel ne se lasse pas de condamner en tant que porte-paroles de la subjectivité abstraite. De son côté, la science de la logique est, au sens le plus simple du mot, abstraite; la réduction au concept universel élimine, dès le début, ce qui lui fait face, ce concret que la dialectique se vante de porter et de déployer en elle. L'esprit gagne sa bataille contre l'ennemi non présent. L'expression méprisante de Hegel sur l'être-là (*Dasein*) contingent, la plume de Krug, que la philosophie pouvait et devait dédaigner de déduire à partir d'elle-même, est identique à l'expression: au voleur! Dans la mesure où la logique hegelienne a toujours affaire avec le médium du concept et réfléchit seulement en général au rapport du concept à son contenu, le non conçu, le caractère absolu du concept qu'elle se déclare prête à démontrer, est déjà assuré dès le départ. Mais plus l'autonomie de la subjectivité se conçoit de façon critique et devient consciente d'elle-même en tant qu'élément à son tour médiatisé, plus devient impératif le devoir de la pensée de se confronter avec ce qui lui confère l'immutabilité (*Festigkeit*) qu'elle n'a pas en elle, sinon il n'y aurait même pas cette dynamique avec laquelle la dialectique met en mouvement le poids de l'immuable (*Feste*). On ne doit pas purement et simplement répudier toute expérience qui se présente comme primaire. Si ce que Kierkegaard défendait comme naïveté manquée entièrement à la conscience, la pensée, ayant perdu confiance en elle-même, consentirait à faire ce que l'Établi attend d'elle et deviendrait alors vraiment naïve. Même des termes comme expérience originelle (*Urerfahrung*), compromis par la phénoménologie et la néo-ontologie, désignent un vrai, tandis qu'elles le ruinent de façon présomptueuse. Si la résistance à la façade ne se mettait pas spontanément en branle sans se préoccuper de ses propres dépendances, pensée et activité seraient de pâles copies. Ce qui dans l'objet va au-delà des déterminations que la pensée lui attribue revient justement, en tant qu'immédiat, au sujet. Là où le sujet se sent tout à fait sûr de lui — dans l'expérience primaire — il se trouve à nouveau, moins que jamais, sujet. L'extrêmement subjectif — l'immédiatement donné — se soustrait à son intervention. Seule une telle conscience immédiate n'est ni purement et simplement positive, ni à maintenir continuellement. Car la conscience est en même temps médiation universelle et, dans les *données immédiates* qui sont également siennes, elle ne peut pas sortir de sa nature. Elles ne sont pas la vérité. La certitude que le tout surgisse sans faille comme immuable et absolument premier de l'immédiat est une apparence idéaliste. Pour la dialectique l'immédiateté ne demeure pas identique à ce qu'elle se donne comme immédiat. Elle devient le moment et non le fondement. Il n'en est pas autrement au pôle opposé, avec les invariants de la pensée pure. Seul un relativisme infantile contesterait la validité de la logique formelle ou de la mathématique et la considérerait comme éphémère parce qu'elle est devenue. Seulement on ne doit pas, comme si on avait entre les mains toute la vérité, tirer de ce qui varie les invariants dont l'invariance est quelque chose de produit. Cette vérité a crû simultanément avec le contenu de la chose qui varie, et son immutabilité est ce qui trompe la *prima philosophia*. Tandis que les invariants ne se dissolvent pas indistinctement dans la dynamique historique et dans celle de la conscience — ce sont des moments en elle — ils passent dans l'idéologie dès qu'ils sont fixés comme transcendance. En aucun cas l'idéologie équivaut à la philosophie explicitement idéaliste. Elle se fourre dans l'infrastructure (*Substruktion*) d'un Pre-

mier lui-même, presque indifférent à un quelconque contenu, dans l'identité implicite du concept et de la chose; identité qui justifie aussi le monde, quand on enseigne sommairement la dépendance de la conscience vis-à-vis de l'être.»

Negativ Dialektik. Suhrkamp Verlag. pp. 46-48

Toutefois Adorno réaffirme, à la fin, la séparation entre sujet et objet, la condamnation de la conscience à ne pas sortir, à son grand regret, de sa nature.

A la différence de Lukacs, Adorno reconnaît l'élément coercitif présent dans la conscience; pour lui elle est toujours conscience répressive. Mais puisque la recherche de l'invariance se limite chez lui à retrouver une expérience vitale, à la défense du contenu présent dans l'objet, à la revendication du corps et qu'il n'arrive pas à saisir la perte profonde que les hommes ont subie lors de la dissolution des communautés primitives ainsi que le désir toujours présent d'une nouvelle *Gemeinwesen* humaine, il se retire dans la défense de la conscience répressive comme moindre mal. Ici apparaît la limite d'Adorno qui est en même temps la tragédie de sa vie. Ne pouvant pas, à cause aussi des conditions historiques dans lesquelles il a vécu, entrevoir la possibilité de l'être humain comme véritable être commun des hommes, il a fini par défendre la société bourgeoise, contre laquelle était justement dirigée sa révolte, le principe sur laquelle elle se fondait: l'échange libre et juste. Mais cette défense est tournée vers le passé. L'incompréhension du monde témoigne donc chez Adorno d'une terrible défaite: les classes opposées, bourgeoisie et prolétariat, on dû toutes deux disparaître sous la domination du capital. C'est pour quoi même au moment de sa plus grande errance, on ne peut pas ne pas être proche d'Adorno. Sa tragédie, comme celle d'innombrables autres hommes, exprime une perte radicale, celle de la *Gemeinwesen*, celle de la plus grande richesse, l'autre homme.

«Le principe d'échange, la réduction du travail humain au concept universel du temps de travail moyen est étroitement apparenté au principe d'identification. Son modèle social est l'échange et n'existerait pas sans lui; par l'intermédiaire de l'échange, des entités et des prestations non équivalentes deviennent commensurables, identiques. La diffusion du principe enferme tout le monde dans l'échange, dans la totalité. Si, toutefois, on parvenait à nier abstraitement le principe; si on propageait comme idéal que, en honneur de l'irréductible qualitatif, on n'échange plus égal contre égal, ce serait une excuse pour une rechute dans le vieux monde sans droit. L'échange entre équivalents consista en fait depuis le début dans le fait qu'on échangeait en son nom des éléments inégaux et qu'on s'appropriait la plus-value du travail. Si on annulait simplement la catégorie de la mesure de la comparabilité, surgiraient, à la place de la rationalité inhérente, idéologiquement mais aussi comme promesse, au principe d'échange, l'appropriation immédiate, la violence et, aujourd'hui: le simple privilège des monopoles et des cliques. La critique du principe d'échange comme principe identifiant de la pensée veut que se réalise l'idéal d'un échange libre et juste qui, jusqu'à aujourd'hui, a seulement été un prétexte. C'est cela seul qui transcenderait l'échange.»

Une fois que la théorie critique l'a dévoilé en tant qu'échange égal et pourtant inégal, la critique de l'inégalité dans l'égalité a pour but, encore, l'égalité, avec tout le scepticisme voulu vis-à-vis de la rancune inscrite dans l'idéal bourgeois de l'égalité qui ne tolère rien de qualitativement différent. Si tout homme n'était plus dépouillé d'une partie de son travail vivant, une identité rationnelle serait atteinte et la société serait allée au-delà de la pensée identifiante. Cela fait retourner assez près de Hegel. Il est difficile, en ce qui le concerne, de tracer une ligne de démarcation à l'aide de distinctions

particulières: cela est plutôt possible sur la base de l'intention: soit on voudrait affirmer et renforcer la conscience théoriquement et dans ses conséquences pratiques: identité en tant que moment final, soit on expérimenterait la conscience en tant qu'appareil de contrainte universelle dont, au fond, on a toujours besoin pour se soustraire à la contrainte universelle, de même que la liberté peut devenir réelle seulement au travers de la contrainte de la civilisation non comme retour à la nature.»

(ibid. pp. 147-148)

SVEVO

La conclusion du roman d'Italo Svevo « La Conscience de Zeno » (1923) est l'expression de la tragédie d'une classe, la bourgeoisie, vis-à-vis de la domination du capital. La vision du futur qui en émerge n'est pas le communisme. Mais cette observation n'atteint que la surface. En effet, la tentative du prolétariat de diriger le développement des forces productives dans un sens humain a également fait faillite. Mais alors l'intuition de Svevo n'est pas simplement classiste: le chant funèbre d'une classe destinée à disparaître. Elle concerne l'espèce humaine. La surpopulation, la destruction de la nature menacent, aujourd'hui, l'humanité entière (1).

« La vie actuelle est polluée à la racine. L'homme a remplacé les arbres et les bêtes et a pollué l'air; il a rendu impossible l'espace libre. Le pire peut advenir. Le triste et actif animal pourrait découvrir et mettre à son service d'autres forces. Une menace de ce genre plane dans l'air. Il s'en suivra une autre richesse... dans le nombre des hommes. Chaque mètre carré sera occupé par un homme. Qui nous guérira du manque d'air et d'espace? Rien qu'à y penser, je suffoque!

Mais ce n'est pas cela, ce n'est pas cela seulement! Tout effort pour nous rendre la santé est vain. Celle-ci ne peut appartenir qu'à la bête qui connaît un seul progrès, celui de son propre organisme. Quand l'hirondelle comprit qu'il n'y avait pas d'autre vie pour elle en dehors de l'émigration, elle augmenta considérablement le muscle mouvant ses ailes qui devint la partie la plus considérable de son organisme. La taupe s'enterra et tout son corps se conforma à ce besoin. Le cheval s'accrût et transforma son pied. Nous ne connaissons pas le progrès de beaucoup d'animaux, mais il y en aura certainement eu un qui n'aura jamais lésé la santé.

Mais l'homme aux oeillères, invente des engins en dehors de son corps et, s'il y a eu santé et noblesse chez celui qui les inventa, elles manquent presque toujours chez celui qui les utilise. Les engins s'achètent, se vendent et se volent et l'homme devient toujours plus fourbe et plus faible. Mieux, on comprend que sa fourberie augmente en proportion de sa faiblesse. Les premiers engins semblaient des prolongements de son bras et ne pouvaient être efficaces que par la force du bras lui-même. Mais désormais l'engin n'a plus de relation avec le membre. C'est l'engin qui crée la maladie à cause de l'abandon de la loi qui fut créatrice sur toute la terre. La loi du plus fort disparut et nous perdimes la sélection salutaire. Il nous faudrait bien autre chose que la psychanalyse: sous la loi du possesseur du plus grand nombre d'engins prospérerons maladies et malades.

Peut-être qu'à travers une catastrophe inouïe produite par les engins retournerons-nous à la santé. Quand les gaz asphyxiants ne suffiront plus, un homme fait comme tous les autres inventera, dans le secret d'une chambre de ce monde, un explosif incomparable, vis-à-vis duquel les explosifs existants à l'heure actuelle seront considérés comme des jouets inoffensifs. Et un autre homme fait lui aussi comme tous les autres, mais un peu plus malade qu'eux, volera cet explosif et grimpera au centre de la terre pour le poser là où son effet pourra être maximum. Il y aura une explosion énorme que personne n'entendra et la terre, retournée à la forme de nébuleuse, errera dans les cieux, privée de parasites et de maladies. »

(1) Les introductions aux citations d'Adorno et de Svevo sont de Domenico Ferla.

INVARIANCE

SERIE III

1 9 7 1

n. 1 — Le K.A.P.D. et le mouvement prolétarien (J. Camatte)

A propos du capital (J. Camatte)

1 9 7 2

n. 2 — De la révolution (J. Camatte)

Le travail, le travail productif, et les mythes de la classe ouvrière et de la classe moyenne (G. Brulé)

Au-delà de la valeur, la surfusion du capital (J. L. Darlet)

De l'organisation (J. Camatte, G. Collu)

De la négation à l'affirmation (J. Camatte)

1 9 7 3

n. 3 — Errance de l'humanité — Conscience répressive — Communisme (J. Camatte)

Declin du mode de production capitaliste ou déclin de l'humanité? (J. Camatte)

Notes au sujet de la composition organique du capital (J. L. Darlet)

A propos du Vietnam (D. Voldman)

Juifs, sionisme, Israël. 1973 (S. Voldman)

Contre la domestication (J. Camatte)

Affirmations (J. Camatte)

1 9 7 4

n. 4 — Bordiga et la révolution russe: Russie et nécessité du communisme (J. Camatte)

SUPPLEMENTS

BORDIGA: *Redresser les jambes aux chiens* (1952) pp. — 17; (1972), 2 frs.

— *L'autogestion* (1973); pp. 17, 1 fr.

— *La gauche allemande* - Textes du KAPD, de l'AAU-D, de l'AAU-E, de la KAI, etc. (1920-22) présentés par Denis Authier - 1973 (pp. 176), 10 frs.

Toujours disponibles des exemplaires d'un n. spécial comprenant « *Origine et fonction de la forme parti* » (Inviance n. 1 - 1968) et une postface de Janvier 1974: « *Du parti communauté à la communauté humaine.* » et du n. 8 de la série I.

BORDIGA ET LA PASSION DU COMMUNISME (sous ce titre sont publiés un certain nombre de textes de Bordiga sur le communisme précédés d'une préface portant le même titre. Le choix des textes et la préface sont dûs à J. Camatte; la traduction a été faite par Jacques Camatte, Jacques Colom et Claudie Bonelli) est paru chez les *Cahiers de Spartacus*. pp. 232, fr. 18.

A paraître:

A. Bordiga: « *Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui* »